CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

SUR LES

MALADIES DE LA GUYANE

ET

DES PAYS MARÉCAGEUX

SITUÉS ENTRE LES TROPIQUES.

Corbeil, typogr. et stéréot. de Crété

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

SUR LES

MALADIES DE LA GUYANE

ET

DES PAYS MARÉCAGEUX

SITUÉS ENTRE LES TROPIQUES

PAR

LE DOCTEUR JULES LAURE

MÉDECIN EN CHEF DE LA MARINE, EN RETRAITE,
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR MASSON

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

MDCCCLIX

A MONSIEUR LE DOCTEUR QUOY,

INSPECTEUR GÉNÉRAL DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE,

COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC., ETC., ETC.

Septembre 1858.

MONSIEUR L'INSPECTEUR GÉNÉRAL,

Désigné par votre choix pour être placé à la tête du service médical de la Guyane française, j'ai reçu de S. Exc. le Ministre de la Marine, M. Ducos, une dépêche trop flatteuse pour être reproduite ici, mais dont les termes m'inspirèrent la pensée de résumer en quelques pages les faits et les principes qui se trouvent épars dans les nombreux rapports que j'avais l'honneur d'adresser périodiquement.

Confier à votre patronage une œuvre que je destine à nos jeunes collègues, en secondant les vues qui ont dirigé votre heureuse action sur le corps des médecins de la marine, c'est m'assurer l'accueil et la faveur que commande le nom du savant modeste et de l'homme de bien.

Agréez-la, Monsieur l'Inspecteur général, comme un hommage, un souvenir et un adieu.

Le choix de mes notes et la forme dont elles sont revêtues prouveront que je n'ai point eu la prétention de faire un livre, encore moins un traité complet des maladies des pays chauds. Ce traité n'existe pas encore; il ne peut être écrit que par des médecins qu'une fréquente navigation et des séjours

prolongés dans ces climats ont mis à même d'étudier, sur place, les affections qui s'y développent.

J'apporte mon tribut à une œuvre collective; je parle seulement de ce que j'ai très-souvent vu moi-même, quand j'étais placé dans les conditions les plus favorables à la connaissance de la vérité.

J'ai négligé dans ces pages tout ce qui est d'observation commune, m'attachant surtout aux traits qui m'ont paru nouveaux, peu connus ou mal appréciés.

Toute mon ambition est d'être utile, et je serai satisfait si j'approche du but.

Je suis avec un profond respect,

MONSIEUR L'INSPECTEUR GÉNÉRAL,

Votre très-humble
et très-dévoué serviteur,

J. LAURE.

Paris, le septembre 1858.

Mon cher Laure,

Après avoir si longuement payé votre dette pendant une période de vingt-sept années dans la médecine navale, vous recherchez le suffrage de votre ancien chef, donnant ainsi la preuve de cet esprit de corps qui nous relie tous bien plus étroitement que la hiérarchie militaire.

J'apprécie la pensée qui a soutenu vos efforts.

Dans les Antilles françaises, à Cuba, au Mexique, à la Guyane, vous avez lutté contre les épidémies les plus graves. Souvent votre expérience éprouvée a pu arracher à la mort des victimes que les endémies avaient frappées d'une influence fatale.

En compensation de travaux incessants, de périls continuels, ces pénibles épreuves livrent un enseignement sérieux, et vous ne voulez pas le laisser perdre.

Puissiez-vous réussir dans cette louable entreprise!

Recevez, mon cher Laure, avec mes remercîments, l'expression de mon estime sincère et de ma cordialité.

QUOY.

TABLE DES MATIÈRES.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

SUR LES

MALADIES DE LA GUYANE

ET

DES PAYS MARÉCAGEUX

SITUÉS ENTRE LES TROPIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

GÉNÉRALITÉS SUR CAYENNE ET LA GUYANE.

La ville de Cayenne est située par 54°,38′ de longitude ouest et 4°,50′ latitude nord. Elle est bâtie sur un îlot de grès ferrugineux et d'argile grise, mesurant 31,000 mètres du nord au sud, 20,000 de l'est à l'ouest, et 90,000 de circonférence. Elle est bornée à l'ouest et au nord par la mer, à l'est par le Mahuri, au sud-est par l'Oyack, au sud par un canal de communication entre la rivière de Cayenne et le Mahuri.

Les rues macadamisées, larges, droites, offrant une pente facile aux eaux pluviales, sont bordées de maisons disposées pour être garanties de l'humidité; les abords sont assainis par le desséchement, et la brise du nord qui souffle sur la ville après avoir traversé la mer, tempère la chaleur sans amener aucun principe délétère, en sorte que la fièvre intermittente y serait peu connue si les vents ne portaient pendant la nuit les émanations des terres noyées.

L'hygromètre varie de 90 à 100°. — Il pleut depuis octobre jusqu'en juillet; l'udomètre indique une moyenne de 3m,25 à 4 mètres sur le rivage; cette moyenne est beaucoup plus élevée à l'intérieur du continent. — Le baromètre reste fixe entre 763,7 et 763,9. — Pendant l'été, le thermomètre centigrade marque 25 ou 26 au lever du soleil, 28 ou 30 à midi, 28 depuis le soir jusqu'à minuit, alors il descend à 22 ou 23. En hiver, la variation diurne oscille entre 22 ou 23°; la différence qu'on observe aux deux saisons est proportionnelle à la fréquence des pluies.

En faisant toute réserve relativement aux plateaux éloignés qui d'ailleurs sont peu connus, la ville de Cayenne est sans contredit le point le plus salubre de la colonie: le sol maigre des hauteurs nourrit les colons avec peine et la maladie les repousse impitoyablement des plaines fertiles que baignent les cours d'eau; les éléments de fécondité sont précisément ceux qui engendrent la fièvre, aussi les Indiens mêmes en sont-ils atteints sur les rives des fleuves.

Les relevés mortuaires d'une garnison peu nombreuse avaient fait supposer que les maladies de l'équateur n'existaient pas à la Guyane: c'est vrai pour le *vomito negro* qui se conduit en étranger toutes les fois qu'il apparaît comme en 1803, 1850 et 55. Par opposition avec les endémies qui jamais ne disparaissent complétement, il se montre de loin en loin, ne procède pas de l'intérieur comme les maladies qui naissent du sol, il arrive par mer et ne franchit pas spontanément le littoral; on peut toujours le suivre à la trace et remonter à son point de départ. Son importation dans le Brésil et chez nos voisins du Nord (1) est la conséquence forcée d'un principe admis par les Anglais et propagé dans leur intérêt: l'absolue liberté du commerce maritime.

Si la Guyane échappe au domaine de la fièvre jaune, elle offre au plus haut degré de caractérisation tous les types connus de l'intoxication miasmatique et en particulier celui de la

(1) Les Guyanes hollandaise et anglaise.

rémittente bilieuse qu'on ne voit pas ailleurs avec un aspect aussi tranché.

Les fièvres sont partout la triste compensation de la richesse et de l'énergie de la végétation qui en est l'origine ; c'est ainsi que s'expliquerait la malignité des accidents le long des rivières et des bas-fonds. La cause n'en réside pas dans la chaleur qui rarement s'élève à l'ombre au-dessus de 28° ; elle n'est pas dans l'humidité, car le temps des pluies où l'hygromètre atteint le maximum d'élévation, ne voit habituellement que des fièvres bénignes. Leur source unique est le miasme végétal qui réagit sur les humeurs à la manière des ferments.

Toutefois, la constitution médicale étant subordonnée à l'état du ciel, on dirait que la mobilité des phénomènes sidéraux se réfléchit dans le règne pathologique ; les affections se produisent comme un orage qui passe avec une série d'accidents imprévus, sans suite et sans liens apparents. Le sommeil est lourd durant la pleine lune et les malades sont agités ; il est des jours où la mer se trouble où la putréfaction est plus active, enfin le caractère épidémique et l'aggravation des symptômes coïncident toujours avec la pluie intempestive ou les chaleurs subites qui changent brusquement la marche des saisons. La sécheresse au milieu de l'hiver, comme les grains pendant l'été, fait présager l'état pernicieux ; pour nous, les périodes fatales sont celles des changements et des transitions rapides. Cela est si vrai, que la mauvaise saison n'exerce pas toutes les années son influence fatale. De plus, la composition de l'atmosphère et la proportion d'oxygène qu'elle contient sont toujours en rapport avec la température des lieux et le *facies* des maladies : tandis que dans les régions glacées, la combustion pulmonaire entretient dans les tissus, la somme de calorique indispensable à la santé, la chaleur des climats tropicaux fait languir l'hématose, et l'aliment gazeux si riche vers les pôles, brûlerait sous un ciel chaud. De là vient que l'inflammation si commune aux pays froids, surtout dans les poumons, s'efface à l'équateur où ses éléments n'existent

plus; nous y voyons des crises provoquées par les principes carbonés qui ne sont pas détruits. Par conséquent, la saignée ne convient qu'à de rares exceptions, et si l'homme du nord demande au régime animal les moyens d'exciter la calorification, les végétaux et les boissons aqueuses doivent remplacer, dans nos colonies, le régime substantiel qu'un préjugé fatal a fait passer dans les habitudes.

Au premier abord, le fait de la salubrité de Cayenne est difficile à concilier avec la mortalité que supporte aujourd'hui la population de la Guyane, mais la statistique de l'hôpital suffit pour établir que la garnison n'est pas plus maltraitée que dans les ports d'Europe et la différence que nous signalons dépend de l'inégalité des conditions hygiéniques.

L'émancipation des noirs a jeté dans la misère une classe d'habitants qui fuient le travail, et voient dans la culture un souvenir de l'esclavage. Depuis que les affranchis sont libres de régler leur temps et leur médication, il meurt un si grand nombre d'enfants que le ministère public en est ému; l'état civil a constaté que les naissances sont loin de balancer les décès. Le vice et l'oisiveté multiplient si promptement les cachexies que l'île de Cayenne aurait bientôt disparu sous la végétation parasite, si de nouvelles dispositions ne rendaient aux champs cultivés les bras qu'ils ont perdus : tant il est vrai que la satisfaction des appétits n'assure pas la prospérité.

CHAPITRE II.

MÉTÉOROLOGIE DE CAYENNE DANS SES APPLICATIONS A LA MÉDECINE.

L'année médicale de Cayenne est partagée en 4 périodes correspondant aux révolutions du globe avec des modifications déterminées par l'état du ciel et par la production des miasmes.

Prenons pour type de nos études, l'année 1854, dont nous présentons les observations météorologiques ainsi résumées :

Trimestres.	Thermomètre centig.	Baromètre.	Hygromètre.	Udomètre.	Vents.
1er..	26°,2	763°,8	95°,»	1,417	N. E.
2e..	27 ,3	768 ,9	92 ,9	1,090	E. N. E.
3e..	28 ,3	768 ,4	91 ,2	0,225	E.
4e..	27 ,8	762 ,8	93 ,5	0,475	E. N. E.
Moyennes...	27 ,4	764 ,7	93 ,1	3,208	

Premier trimestre. — Hiver, brises de nord-est, grains fréquents ou continus surtout la nuit; cessation de la pluie en mars. Un air plus frais suspend les éruptions de la peau et soulage les Européens, tandis que le créole est soumis aux conséquences du froid : refoulement des humeurs, flux intestinaux, coliques sèches, fièvre catarrhale ; en outre: chez le noir qui est plus impressionnable et mal vêtu, on observe communément le tétanos, la bronchite et la pneumonie. Cet hiver de + 26° avec refroidissement brusque et humidité du sol qui ne rayonne plus la chaleur, cet hiver est mortel pour l'indigent, les catarrheux et les phthisiques. La brise du nord qui détruit la végétation du sol, excite un malaise nerveux, un endolorissement général comparable à celui qui précède la fièvre. Ces vents liés au système des alisés, règnent sous un ciel pur qui laisse aux rayons du soleil toute leur énergie ; l'indigène et l'Européen acclimaté les supportent plus mal, ils éprouvent des céphalées, une sorte d'agacement qui dispose aux convulsions les enfants et les blessés. Des noirs en bonne santé sont frappés de tétanos en sortant d'un bain frais. Cette influence encore plus marquée sur le littoral fait ajourner la sortie des nouveau-nés et les opérations chirurgicales, habitude ou préjugé respectable à certains égards, bien que le tétanos assez rare chez les blancs, résulte, pour les petits noirs, des manœuvres inconsidérées dans la pratique des accouchements.

La prodigieuse quantité de pluie qui ne cesse de tomber durant 6 mois, ferait supposer qu'en hiver la Guyane entière est inondée: effectivement il n'y a pas moins de 15 à 20 pieds d'eau sur divers points que la chaleur desséchera. L'évaporation est si active, et dans certaines localités le terrain est

si spongieux, que l'on marche *à pied sec* une heure après l'ondée qui submerge la plaine.

Deuxième trimestre. — Temps pluvieux, vents du nord, printemps qui varie suivant la brise et les orages; l'été de mars est porté quelquefois en avril ou en mai. Intoxication bénigne et fièvres à quinquina; l'hivernage pluvieux a pour effet de retarder l'invasion des maladies endémiques.

Troisième trimestre. — Vent d'est, pluies d'orage et phénomènes électriques, vers la fin de septembre; les grains moins fréquents n'alimentent plus les marais. La constitution médicale est mobile au commencement de l'été, comme aux époques de transition. Les bas-fonds mis à sec, livrant à la décomposition les débris accumulés sous les eaux, saturent l'air d'émanations qui font éclater les accès pernicieux.

Quatrième trimestre. — Chaleurs et commencement des pluies, suite de la période pernicieuse, la brise varie du sud-est au nord-est en passant de l'est au nord et jamais du nord à l'est. Elle saute fréquemment à l'ouest pendant la nuit et ramène *au vent* (1) les effluves marécageux que la chaleur a dégagés. Cette brise de terre explique, à notre avis, l'insalubrité de certains points élevés, même sur le littoral, comme le fort Diamant et la Montagne d'argent. Les hôpitaux sont encombrés avant et après les premières pluies ; d'abord, parce que les derniers miasmes sont condensés; en second lieu, parce que la putréfaction s'est ranimée.

Peu à peu, la fièvre simple est remplacée par les fièvres rémittente, bilieuse, ictérique, algide, cholériforme; un premier accès méconnu, le suivant devient pernicieux; qu'une mauvaise disposition intervienne, un excès, un mouvement

(1) Dans les régions tropicales où règnent les vents alisés, la direction constante des vents d'est sert à indiquer la position relative des lieux, en ce qui touche à leur situation en longitude. Ainsi, la ville de Cayenne, placée sur le bord de la mer, à l'est du continent, se trouve *au vent* par rapport aux terres de l'intérieur. Par une habitude de langage, cette expression se conserve lorsque les vents, dits *de terre*, ou de l'ouest soufflent pendant la nuit; ils ramènent sur une localité *au vent* des émanations qui, selon la règle générale, sont ordinairement chassées *sous le vent*, c'est-à-dire vers l'ouest.

de colère, une insolation, et vous avez des accidents qu'on a pu, sans forcer l'analogie, rapporter au *vomito negro*. L'action du miasme étant proportionnelle à son intensité, on a pensé que la chaleur pouvait lui donner l'énergie nécessaire à l'évolution de la fièvre jaune sporadique; il fallait, en ce cas, admettre que celle-ci est le dernier terme de l'intoxication paludéenne, ce qui n'est pas établi. Sans préjuger la question, il est permis de supposer que dans une circonstance donnée, la pyrexie se transforme et revêt un caractère particulier relatif à la spécialité des causes locales. Il est certain que toutes les fièvres d'origine miasmatique ont des rapports nombreux et se ressemblent d'autant plus que la chaleur est plus élevée.

Végétation luxuriante et puissance de destruction, influence de l'air et des eaux, tout concourt dans la Guyane française à développer les pyrexies ; mais l'insalubrité des terres noyées n'est pas absolue, elle tient à la stagnation des pluies sur un sol mal disposé. On pourrait donc, à l'exemple des Hollandais, modifier la constitution palustre : en canalisant les eaux du pays qui regarde la mer, on ouvrirait aux Européens une riche contrée ; mais ce travail, prématuré pour les besoins d'une population diffuse, exigerait des sacrifices qui ne sont pas en proportion du résultat immédiat. Il sera lentement effectué par le flot d'émigration qui se fait vers le nouveau monde.

CHAPITRE III.

DU MIASME VÉGÉTAL, GÉNÉRATEUR DE LA FIÈVRE INTERMITTENTE.

Miasmes. — Le miasme végétal est le générateur de la fièvre intermittente et le soleil n'agit, dans ses manifestations, qu'en excitant l'état bilieux qui domine la pathologie des pays tropicaux. Or, l'atmosphère est au maximum de saturation miasmatique à l'entrée de la nuit ; aussitôt qu'elle

est refroidie, les vapeurs qui s'élevaient pendant le jour, se précipitent vers le sol avec une régularité qui pourrait bien commander l'intermittence. Il n'en est pas ainsi quand la chaleur nocturne équivaut à celle du jour ; dans ce cas, la terre est lentement refroidie, et les vapeurs sont condensées vers le matin, c'est pourquoi le soleil levant est caché par un brouillard qui offense l'odorat. Dans les deux cas, on respire impunément l'air des marais tant que le soleil est au-dessus de l'horizon.

Nul ne sait ce qui constitue le miasme, est-il simple, élémentaire, ou produit par la combinaison des gaz hydrogènes que la fermentation rapproche à l'état naissant ? l'émanation provenant d'une source identique est-elle appropriée à l'espèce de végétation marécageuse naturelle à chaque lieu ? admettons que le miasme est semblable au virus, qu'il détruit l'albumine du sang et le constitue à l'état putride, à la manière des ferments, qu'il donne lieu à l'exhalation sanguine, à l'ecchymose, à la gangrène, aux hémorrhagies passives, etc. — Tels sont les effets que l'on produit chez les animaux par l'introduction des matières septiques.

Le miasme est susceptible de pénétrer dans l'économie par toutes les voies : le phénomène-endosmotique et l'hématose opérée à son contact, mille autres faits bien observés démontrent l'absorption par la muqueuse pulmonaire. Il est évident que les effluves de toute sorte et les gaz qu'on recueille avec l'air expiré sont introduits par l'inspiration.

Le miasme a-t-il accès dans les voies digestives ? ce qui le prouverait, c'est qu'en entrant dans une salle de fiévreux en temps d'épidémie, on est frappé d'un odeur putride qui se propage au delà des fosses nasales, à l'œsophage et à l'estomac, quelquefois même avec nausée, colique et déjections fétides. On a demandé comment l'air imprégnait la salive, et sur quel point le miasme est déposé ? nous ne savons pas mieux par quel artifice il agit sur le sang, et les mystères de la fonction n'en sont pas moins admis.

Le miasme étant périodique à raison de sa nature, ou des

effets qu'il produit sur les centres nerveux, les fièvres sont coupées, interrompues, séparées par des repos plus ou moins complets : cette intermittence qui devient leur caractéristique, au moins dans les types réguliers, n'est pas bornée aux retours quotidien, tierce ou quarte, elle s'exerce encore après 7 jours, après 14, aux multiples de 7. — Franche dans les cas de moyenne intensité, peu marquée dans les plus graves, elle disparaît à mesure que l'accès pernicieux tend à revêtir la forme continue. Le paludisme amène un état constitutionnel où la périodicité s'éteindra peu à peu.

Quant aux émanations dégagées par le corps humain, en dehors de l'impaludation, elles peuvent compliquer les pyrexies d'accidents typhoïdes ; jamais elles ne produiront une maladie comparable à celle dont il est question.

La fièvre intermittente est l'effet d'une intoxication miasmatique ; ses foyers ne sont pas uniquement les marais, les palétuviers, la plage et les bas-fonds que découvre la mer descendante ; les défrichements et les inondations, les mouvements d'un terrain meuble engendrent le miasme ; il s'exhale encore, des plaines cultivées, des centres populeux, des cales de vaisseaux, et jusque des hauteurs, où l'effluve entraîné par le vent ne provient pas toujours d'une source visible.

Dans les climats équatoriaux, l'air est incessamment chargé d'émanations qui, suivant la température des lieux, la direction de la brise, la tension électrique et les courants, s'accumulent sur un point et frappent l'organisme ; enfin rien n'empêche de croire, que toute cause rompant l'harmonie physiologique est apte à provoquer un mouvement fébrile. Or, l'incubation miasmatique variant de quelques heures à plusieurs semaines, le voyageur subit rarement la fièvre dans les lieux où il en prend le germe, et bien souvent les accès arrêtés dans le pays reviennent dans un autre, après un certain temps.

La fièvre des marais n'est pas nécessairement périodique, et d'un autre côté, la plupart des maladies dues à d'autres causes, présentent dans leur cours, des rémissions, des

crises, des accès qu'il importe d'apprécier; la quinine est réclamée par des cas fort nombreux qui ne ressortent pas de l'infection miasmatique; il est certain qu'en France même, l'état pernicieux passe inaperçu dans une foule de cas brusquement terminés par la mort.

La fièvre est moins une maladie déterminée qu'un mouvement critique; à ce point de vue, toutes les fièvres se ressemblent; disons mieux, il n'en existe qu'une à laquelle vont s'ajouter comme élément séparable et fortuit, les phénomènes dépendants de la cause essentielle. La fièvre intermittente simple légitime est composée de trois stades se succédant selon un ordre constant. Le vomissement noir est le cachet de la fièvre jaune: il est vert porracé dans la rémittente bilieuse, tandis que l'urine est sanglante; l'accès cholériforme asphyxie le malade, en épuisant le sérum qui passe dans les selles. Toutes les fièvres ont donc des traits communs et leur physionomie propre; elles doivent souvent rappeler les typhus parce qu'elles affectent comme eux le fluide sanguin et les centres nerveux.

L'intoxication miasmatique agit subitement dans un temps restreint ou à la longue; d'où peuvent résulter : la fièvre pernicieuse, la fièvre simple et la cachexie.

1° Le miasme, absorbé en abondance ou concentré, peut frapper avec une grande puissance, on a dit avec l'instantanéité de la foudre; cependant les fièvres pernicieuses d'emblée ne sont pas communes, les plus aiguës sont ordinairement précédées par un accès, au moins par un frisson qui souvent est méconnu.

2° Introduit en moindre quantité, il provoque la série des accidents qui constituent la fièvre intermittente, maladie mère qu'il faut voir dans son ensemble pour en comprendre la nature et formuler le traitement.

3° A la période chronique de l'impaludation, se rapportent : la chloro-anémie, la diarrhée, les engorgements viscéraux, les hydropysies, l'émaciation, la cachexie.

Le miasme ne changeant point dans le même lieu, les fiè-

vres ne diffèrent souvent que par l'intensité ; un symptôme à peine indiqué dans un accès, s'exaspère dans un autre; souvent la fièvre a surpris le sujet dans certaines dispositions maladives, elle agit en concurrence d'une cause morbide augmentant son énergie ; sa gravité peut résulter ou d'une infection plus prolongée ou des complications concomitantes.

Les symptômes liés à la pyrexie sont intermittents ou rémittents comme elle, et n'influent pas essentiellement sur la médication ; il faut donc auprès du malade, accorder moins aux détails de forme et porter l'attention, d'un côté sur la nature de l'accès, son début, ses complications, de l'autre sur les tendances de la crise et les ressources de l'économie qui est le théâtre de la lutte. Il n'est pas un état désespéré qu'on ne puisse observer dans les pyrexies ; il n'en est point qui ne soit modifié par le quinquina, mais on ne sait pas assez que chaque instant de retard augmente le danger, que rien ne fait prévoir la durée et l'issue de la fièvre; l'indication capitale est l'administration de la quinine ; aussi, pour peu qu'il soit attentif, le médecin ne sera jamais surpris ni désarmé par le cortége effrayant des accidents pernicieux.

Le miasme affectant le système ganglionnaire, la perversion de la vie intérieure est d'abord manifestée : ces désordres primitifs sont les plus profonds et les plus graves, tandis que les mouvements de sécrétion, les crises, les sueurs, les hémorrhagies, sont des symptômes secondaires et semblent moins vitaux ; car l'ictère, par exemple, augmente ou paraît après la mort, s'il a fait défaut pendant la vie.

L'impression toxique est révélée par des troubles nerveux : frissons, spasmes, débilitation générale et chute du pouls, lassitude, inertie musculaire, obtusion des sens, pesanteur de tête et rachialgie. La chaleur interne et le froid de la peau, la suspension des actes digestifs, les congestions vers la rate et le foie, le centre épigastrique et la région lombaire indiquent sûrement l'embarras circulatoire et la fluxion des organes menacés.

La fièvre qui s'allume est une crise ayant pour but l'élimination des principes morbides qui seront excrétés par la peau ,les poumons, l'intestin ou la vessie : on aide quelquefois ce mouvement conservateur ; il faut bien plus souvent le contenir ou le combattre.

La réaction qui pousse les humeurs à la périphérie, fait en tous sens rayonner la chaleur, le sang veineux est augmenté par l'effet du miasme, et son afflux vers le cerveau, le cœur et les poumons, les téguments ou la muqueuse, décidera l'espèce et les accidents de la fièvre. L'HYPOSTHÉNIE est-elle portée sur le système nerveux, la calorification est abolie et vous avez un accès algide : quand le raptus a lieu dans le cerveau, c'est un accès apoplectique ou comateux ; il en est ainsi des fièvres bilieuses, syncopales, dysentériques, etc.

Le miasme, après avoir traversé l'organisme, est entraîné par les grandes voies avec les produits excrémentitiels. Si les forces ne suffisent pas à l'élimination, les humeurs viciées vont s'infiltrer dans les tissus; il se fait à l'extérieur, sur la muqueuse, et dans l'intimité de la trame organique, des taches, des pétéchies, des grangrènes, des hémorrhagies...

CHAPITRE IV.

CLASSIFICATION DES FIÈVRES.

Nous ne pouvons saisir dans les types des fièvres que les formes accidentelles d'une maladie modifiée, mais au fond toujours la même. Leur nomenclature a donc peu d'importance, ou plutôt celle qui mettra d'accord la pratique et la théorie n'est pas encore trouvée. Toutefois cette obscurité n'est qu'apparente, car c'est précisément dans les fièvres des marais que nous voyons éclater la puissance de la médecine.

La fièvre est intermittente, rémittente, pseudo-continue, aiguë ou chronique.

A. L'intermittente est simple, grave ou pernicieuse ; elle

peut être quotidienne, tierce, quarte, septane, mais pas assez régulièrement pour conserver un type invariable; au contraire, elle est essentiellement mobile, en raison de la nature et de la part qui revient au système nerveux. Le type tierce, le plus ordinaire et le moins redoutable, est plus particulièrement déterminé par l'intoxication primitive et simple des marais.

La fièvre quotidienne est la plus tenace et nous devons noter que les accès pernicieux sont habituellement ramenés au type journalier.

La fièvre hebdomadaire est ordinairement chronique et répond aux multiples de 7, quelquefois avec une série de jours fébriles. Un membre du commissariat de la marine auquel nous avons donné nos soins, avait la fièvre depuis 15 mois, le dimanche et le lundi.

La fièvre intermittente est simple, quand les stades sont bien limités, exempts de complication, franchement terminés par la sueur et suivis d'un bien-être parfait, la maladie est alors suspendue, mais l'infection qui n'est pas épuisée sollicite un nouvel effort, et les accès vont s'atténuant, si la guérison doit avoir lieu.

On peut envisager la fièvre pernicieuse comme une intermittente simple à laquelle s'ajouterait un accident particulier cessant dans la rémission et toujours grave. Sa marche est si rapide et si grande son intensité, qu'elle est mortelle après un petit nombre d'accès; ceux-ci peuvent conserver leur physionomie primitive en devenant plus longs, plus sérieux ou continus; mais la fièvre pernicieuse n'a pas de type, ses stades sont intervertis, confondus, effacés par une alternative de rémissions, de paroxysmes, de congestions qui n'ont plus rien de régulier. Le froid est produit par une constriction générale et douloureuse qui ride et bleuit la peau, la chaleur est accompagnée de gonflements, de brûlure intérieure et de bouffées; quand la sueur existe, elle est précédée ou suivie de fourmillements et de piqûres; elle est partielle, inégale, et si abondante que le malade en est épuisé. Le frisson qui ne

manque jamais est brusque, inégal, prolongé, convulsif; dans le premier âge, il est parfois éclamptique, ainsi que le professeur Trousseau l'a remarqué. L'enfant pâlit tout à coup, il s'agite ou reste immobile et les yeux convulsés.

Le symptôme pernicieux correspond à un désordre fonctionnel extrême, subit, névralgique, essentiellement passager comme les névroses. Sa malignité dépend surtout de l'état grave où se débat l'économie et particulièrement l'innervation. Une fois bien déterminé, le mal est moins sérieux qu'on ne croirait à l'apparence, il importe avant tout, de surveiller le froid, le mouvement fébrile ou le frisson.

Les phénomènes pernicieux sont : 1° le délire et le coma, la congestion cérébrale et la stupeur, les convulsions, le tétanos ; 2° la pneumonie, la syncope, la cardialgie, la cyanose, l'asphyxie; 3° les vomissements, les flux bilieux, l'évacuation dysentérique ou cholériforme, l'algidité, les sudamina, la diaphorèse, la jaunisse et l'urine sanguinolente. Ces phénomènes se rapportent aux principaux appareils ; la fièvre est délirante, comateuse, apoplectique ou tétanique ; elle est pneumonique syncopale, ou bien gastrique, ictérique, dysentérique algide ou cholériforme, hépatique ou diaphorétique, suivant que la réaction s'opère en particulier sur les centres nerveux, le poumon, le cœur, l'appareil digestif ou les téguments. — Bien que cette division soit physiologique, il faut souvent invoquer l'analogie, pour ramener certains accès à un type déterminé.

B: La pyrexie rémittente correspond à un degré plus élevé d'intoxication palustre ; elle a plus de tendance aux congestions et aux troubles nerveux, elle apparaît comme une intermittente qui serait compliquée de maladie aiguë ; c'est pourquoi l'accès ne finit pas, il fléchit pendant quelque temps et s'exaspère en paroxysmes de courte durée. Ce type est plus redoutable que le premier, il est simple ou pernicieux comme lui, et les symptômes graves sont ceux que nous avons énumérés.

C. Dans certains cas d'intoxication plus subite ou plus active,

le mouvement fébrile n'est pas interrompu; il se compose d'une série d'accès confondus au point d'effacer la rémission. Ce groupe auquel on peut donner le nom de fièvres *pseudo-continues* est la manifestation la plus funeste du miasme, il a pu simuler la fièvre jaune ou le choléra, au point d'en imposer aux médecins non familiarisés avec les maladies tropicales. Qu'il éclate brusquement, qu'il procède par accès, que son début rappelle une phlegmasie, l'empoisonnement est quelquefois assez prompt pour agir comme une décharge électrique : l'économie sidérée peut résister quand la vitalité n'est pas anéantie; elle n'oppose ordinairement que d'imparfaites réactions.

D. On dit que la fièvre est subintrante, alors qu'un paroxysme au moment de s'éteindre rencontre un autre paroxysme. Cette anomalie, qui n'appartient à aucune espèce de fièvre en particulier, dépend surtout de l'état sidéral; on la rencontre au plus haut degré dans les fièvres *pseudo-continues*, mais toujours comme accident. Tous les accès peuvent avoir de ces intermittences redoublées, parce que les désordres fonctionnels n'éclatant pas en même temps, une exaspération doit résulter de leur conflit. L'accès subintrant n'est donc pas l'expression d'une individualité morbide, il n'est pas un type d'intermittence et ne peut constituer un ordre à part.

E. On appelle fièvres larvées, celles qui sont caractérisées par un symptôme grave intermittent, sans frisson ni sueur, c'est-à-dire sans fièvre. Sous l'empire du miasme on rencontre partout des phénomènes périodiques, mais devons-nous les considérer comme des fièvres? ce sont en général des névralgies dont le quinquina fait justice et qui sans lui pourraient guérir; quelquefois un symptôme larvé se déclare à la fin d'un accès régulier ; on peut dire que toutes les fièvres pernicieuses sont larvées, dans ce sens qu'elles sont masquées; une maladie est insidieuse ou méconnue, elle peut languir dans une sorte d'incubation, mais la difficulté du diagnostic est relative ; si la fièvre existe, elle ne se dérobe pas complé-

tement à l'attention. Les fièvres larvées sont nombreuses pour le médecin qui aborderait sans préparation la clinique des pays chauds, il n'en trouverait plus après quelques années d'expérience.

CHAPITRE V.

NÉCROPSIES DANS LES FIÈVRES.

Dans les pyrexies des marais comme dans les maladies générales qui affectent le sang et les centres nerveux, l'anatomie pathologique révèle des désordres matériels qu'il a été impossible de prévenir. Ces lésions quelquefois purement cadavériques, ne sont pas en rapport avec la manifestation symptomatique, elles ne rendent pas compte de la mort dont la rapidité suppose une lésion plus profonde, une altération moléculaire, durable ou momentanée de la pulpe nerveuse.

Bien plus à chaque espèce de fièvre ou d'accès ne répond pas toujours une même lésion. Les fièvres dépendent beaucoup plus de la constitution médicale et des éléments qui sont en jeu. Elles diffèrent encore suivant qu'on les observe à l'état aigu ou bien après une intoxication lente, elles peuvent se présenter dans les maladies qui n'ont pas la même origine, et seraient compatibles avec la vie, si elles étaient isolées. Il en résulte que les recherches nécropsiques ne satisfont pas l'esprit et ne donnent pas les enseignements qu'on s'attendait à recueillir.

Le sang noir et diffluent retient les principes des sécrétions comme celui des animaux pestiférés, charbonneux ou foudroyés. Telle est la cause prochaine de la malignité, de la mort et des phénomènes cadavériques. Ce sont partout des congestions, des hémorrhagies, des altérations produites par des fluides viciés sur les tissus qui deviennent perméables. Le système veineux qui fournit aux épanchements s'engorge aux dépens du système artériel, ainsi qu'on le voit dans les empoisonnements septiques.

L'endocarde et la tunique interne des vaisseaux sont rouge brun.

L'incision des téguments crâniens et du cerveau laisse couler une incroyable quantité de sang poisseux; l'injection veineuse indiquée par le piqueté de la pulpe nerveuse, est en relief sur les circonvolutions, dans les cavités, les méninges, les plexus ; elle augmente le volume de l'encéphale et sa consistance ; il existe un état d'hypérhémie dans les centres nerveux.

On voit sur les membranes comme à la peau, des ecchymoses, des infiltrations, des plaques gangréneuses. L'estomac contient presque toujours des matières bilieuses, sanguines, plus ou moins grenues que rejetait le vomissement. La muqueuse lavée, paraît molle, épaissie, comme imbibée ; elle se détache et se perfore à la moindre traction. La résistance est encore plus faible dans les intestins, qui sont habituellement distendus par les gaz, en haut jaunis par l'exsudation biliaire, injectés vers le côlon et parsemés de saillies folliculeuses, montrant à divers degrés le ramollissement pulpeux de la gangrène.

Le foie très-développé, si la mort est arrivée pendant l'accès, revient à son volume et peut être réduit quand la fièvre s'est prolongée. L'état de cet organe, sa texture et son aspect varient si souvent même en santé, les désordres sont si peu d'accord avec la nature et la gravité des accidénts, qu'en dehors de la congestion fébrile, il faut admettre des lésions peut-être influencées par l'endémie, mais au moins, antérieures, éventuelles, non dépendantes du miasme.

La rate encore plus vasculaire est plus souvent fluxionnée au début de la fièvre ; elle se rétracte après l'accès, mais non complétement sans le secours du quinquina. Son tissu est gorgé de sang, réduit en bouillie, déchiré quelquefois même après un accès qui semblait diriger le mouvement congestif sur un autre appareil. Nous l'avons vu remplissant l'hypochondre et descendant jusqu'au bassin : dans tous les cas,

son développement nous semble relatif à l'état du foie plus qu'aux symptômes observés.

CHAPITRE VI.

TRAITEMENT DES FIÈVRES EN GÉNÉRAL.

Comme celui des névroses qui entraînent la dépression, le traitement de la fièvre intermittente doit être prompt, énergique et torrifiant.

Quand le miasme est resté peu de temps au contact de l'organisme, on fait avorter un accès, en provoquant la diaphorèse, en modifiant l'état nerveux, aussitôt que le malaise ou le frisson donnent l'éveil. On réussit avec une infusion chaude, abondante, aromatisée, un lavement ammoniacal, un bain d'enveloppe, une friction sur le rachis, enfin vers les extrémités la sinapisation et les ventouses qui produisent au plus haut degré la révulsion et la sueur.

Le *bain chaud* rappelle assez souvent la fièvre ; il est bon de s'en abstenir dans l'état cachectique ; mais pendant la chaleur de l'accès aigu, rien ne soulage autant que l'immersion dans l'eau tiède, et le froid sur le front. Le bain fait cesser l'éréthisme nerveux, il soustrait le calorique en excès, il prévient les engorgements locaux en facilitant la détente et l'expansion des humeurs.

Les *antiphlogistiques* échouent dans les affections paludéennes ; la phlébotomie qui calme d'abord en diminuant la masse du sang, déprime aussi l'influx nerveux ; elle empêche la réaction et prolonge indéfiniment la convalescence. Là où le sang est appauvri par d'incessantes pertes, la saignée ne convient qu'à la pléthore exceptionnelle ; on sait que l'ouverture de la veine a causé mainte fois la mort au milieu d'un accès, que les hydropisies sont répandues partout où la lancette a

conservé sa vogue. — On a d'ailleurs exagéré les bienfaits de la saignée dans les fluxions ; elles cèdent sans effort avec le mouvement qui les a provoquées. — La douleur siégeant à la tête, aux articulations, à l'épigastre est le plus souvent névralgique ; un petit nombre de sangsues la calme promptement, quand les yeux sont injectés ; mais une application large anémise le cerveau, en ajoutant une céphalalgie spéciale aux douleurs de la fièvre. Les sangsues ou les ventouses mouchetées ne conviennent pas moins aux congestions locales, vers la tempe, aux mastoïdes, sur l'épigastre, au siége et sur les lombes. Dans tous les cas il faut noter que les capillaires donnent beaucoup de sang et que la moindre hémorrhagie peut laisser une faiblesse irréparable..

Quand on a vainement essayé l'*eau sédative*, ou plutôt la *solution cyanurée* qui mérite mieux ce nom, la céphalalgie ne résiste pas au sinapisme, au vésicatoire, aux scarifications de la nuque ou du front. Nous avons constaté bien des fois que les compresses froides soulageaient moins que l'eau chaude et le bandeau : la chaleur qui raréfie le sang peut-elle opérer la détente locale en facilitant la circulation?

Vomitifs. — On ne manque pas de provoquer le vomissement, toutes les fois qu'un poison a pénétré dans l'estomac : cette indication s'applique aussi bien à l'intoxication d'origine palustre ; il n'est pas de modificateur plus puissant de l'état bilieux que l'émétique, et nous avons vu dans les colonies espagnoles que la thérapeutique est à peu près réduite aux évacuations.

Les *purgatifs* que les anciens employaient dans les pyrexies avec les saignées et l'opium, constitueraient encore le traitement rationnel, si nous n'avions un spécifique particulier ; ils rétablissent l'absorption, en débarrassant le tube digestif des aliments non digérés, et des matières putrescibles qui s'attachent toujours au fluide excrémentitiel. Ils s'adressent au sérum sans diminuer le sang qu'il importe de ménager ; ils sont, en ce sens, la véritable saignée qui convient dans les climats chauds. Les purgatifs sont indiqués au début de toutes

les fièvres accompagnées d'embarras gastrique et de constipation. Celle-ci est d'autant plus obstinée que l'infection miasmatique est plus marquée. Les gaz qu'elle produit ballonnent l'abdomen et compriment le thorax au point de causer une grande anxiété; enfin l'absorption qui s'exerce aux dépens des matières fécales, vicie le sang, le défibrine et le dispose aux accidents putrides.

Malgré le mouvement fébrile et à cause de lui, je prescris tout d'abord un émétique, un purgatif, ou les deux réunis, et dans les cas douteux, si la fluxion menace ou la rate ou le foie, j'emploie le calomel ou le sulfure de mercure.

Le malade, effrayé de l'hyposthénie qui suit le vomissement, se croit frappé de mort, il est au moins dans un état de prostration qu'il faut mesurer aux forces du sujet, c'est pourquoi l'ipéca convient seul aux faibles constitutions. Il est absolument contre-indiqué, si la chaleur et le pouls sont au-dessous de l'état normal; s'il y a tendance à la cyanose, à la syncope, à l'algidité. J'ai vu plus d'un accès algide évidemment causé par l'émétique administré sans réflexion.

La langue est un guide assuré pour la médication purgative; y a-t-il des vomissements, on doit les exciter quand la langue est saburrale, et les arrêter s'ils fatiguent sans résultat. On y parvient avec une gorgée d'eau gazeuse, un peu de laudanum, quelques gouttes de la liqueur d'Hoffman et de fleurs d'oranger, une ventouse, un sinapisme, une compresse froide ou la glace à l'épigastre. Les liquides passent bien quand ils sont pris par l'absorption comme dans la santé ; l'intolérance a lieu s'ils restent dans l'estomac avec une sensation de pesanteur. Sur cette donnée, au lieu d'infliger au patient le supplice de la soif, on peut sans crainte essayer par gorgées la boisson qu'il supporte le mieux et l'augmenter graduellement jusqu'à ce que l'urine soit limpide.

La tisane est en général une préparation indigeste à laquelle nous préférons l'eau sucrée ou acidulée par un sirop, la bière ou le vin coupés, l'eau gazeuse ou bien les infusions ayant un but déterminé, par exemple les amers qui apaisent la soif.

Toutes les fois que le vomitif borne ses effets aux premières voies, la purgation est utile et l'excès n'est pas à redouter, car dans les pyrexies tout mouvement critique est au profit de la médication.

Le *calomel* beaucoup plus incertain dans les pays chauds qu'en Europe est une arme puissante à laquelle on reproche, à bon droit, l'inconstance et les écarts d'un force qu'on ne peut régler. Nous avons pu donner pendant plusieurs semaines, un gramme de calomel fractionné, pour un engorgement du foie, tandis que les premières doses provoquaient souvent la salivation, les plus faibles surtout, parce que le chlore a plus d'effet sur les glandes, quand la purgation ne l'a pas détourné. Son action élective est appliqué edans les fluxions du foie; il rétablit le cours de la bile, il fait tomber la fièvre, et la perniciosité disparaît aussitôt que la salivation est déclarée. Mais la révulsion qui se fait au détriment des glandes salivaires, dépasse quelquefois le but et substitue au mal une stomatite qui n'est pas sans danger. Le mercure doux n'en reste pas moins une ressource précieuse, alors qu'on ne peut compter sur les autres moyens. On comprend la prédilection de nos voisins les Anglais pour la panacée dont l'abus est justifié par des résultats inespérés.

Le *sulfure noir* qui n'a pas les inconvénients du protochlorure est beaucoup moins actif.

Le *quinquina* est l'antidote assuré de la fièvre miasmatique, et nul succédané ne saurait le remplacer. La sédation qu'il produit, répond aussi bien à l'état présent qu'à l'accès futur, à l'intermittence aussi bien qu'à la fièvre et dans le cas où il semble irriter, c'est la maladie ou le traitement qu'il faut accuser. Cela est si vrai, qu'il fait cesser le vomissement rebelle à tous les moyens. Il arrive que l'estomac rejette invinciblement toute autre substance que la quinine, et quand celle-ci ne passe pas, l'intolérance est absolue; elle dépend de l'embarras bilieux ou digestif qui cède à l'ipéca. Elle est aisément supportée avec l'eau froide, l'eau de fleurs d'oranger, le laudanum, la liqueur d'Hoffman, la teinture de menthe, ou

bien avec une cueillerée de vin généreux, quand il y a pesanteur épigastrique ou des nausées. Si la répugnance est causée par l'amertume, la quinine est enveloppée de pain azyme de confiture ou de chocolat. Elle passe encore mieux dans le café qui détruit la saveur, sans affaiblir l'action du nouveau sel.

La solution dans un excès d'acide est la préparation la plus sûre en potions ou en lavements. La forme pilulaire, plus commode et plus usitée, donne moins de garantie; le bol difficilement ingéré provoque l'estomac et peut échapper à son action quand il est durci.

L'effet de la quinine est à peu près nul en friction, elle n'est pas absorbée. Déposée sur le derme nu, elle agit comme un irritant simple et produit la gangrène ainsi qu'on le voit dans les fièvres graves.

Il est rarement utile d'administrer plus de deux grammes de quinine par jour, au moins quand l'absorption n'est pas entravée, car la fièvre algide en exige une quantité qu'on ne peut préciser. Il importe au moins de la mesurer à l'intensité du mal, sans multiplier les doses, car elle se montre impuissante ou nuisible, alors qu'elle est fractionnée. Donnée sans ménagement, elle excite un mouvement fébrile sans but, quelquefois même une sorte d'empoisonnement ; elle perd son action quand elle purge, et son usage prolongé entretient une fièvre périodique lente, de même que les mercuriaux finissent par amener des accidents comparés à la syphilis. — Une médication inprudente ou timide est également préjudiciable au malade et au convalescent.

L'effet le plus prompt et le plus sûr est obtenu par les prises de 50 centigrammes qu'on administre en peu de temps, et dont le nombre est réduit les jours suivants.

Quand la quinine échoue, il est bon de varier la formule en associant l'opium, le fer, le camphre, la ciguë, etc. ; de plus, l'alcaloïde n'étant pas le quinquina, il est quelquefois nécessaire de recourir aux préparations qui contiennent tous ses principes: l'extrait, la poudre, la décoction, la teinture, le vin: on peut compter sur la décoction aiguisée de quinine

d'éther et de laudanum qui constitue notre potion composée :

Décoction	120 grammes.
Sulfate de quinine	1 gramme.
Laudanum	15 gouttes.
Éther	30 gouttes.

CHAPITRE VII.

DES FORMES PARTICULIÈRES DES FIÈVRES ET DU TRAITEMENT QU'ELLES RÉCLAMENT.

Dans la fièvre hebdomadaire, il faut donner la quinine avant la nuit qui précède l'accès, en préparant la médication par un éméto cathartique, un bain d'enveloppe, un pédiluve ou des ventouses.

L'état chronique exigeant un effet soutenu, il faut opposer la saturation quinique à l'intoxication prolongée. — Si les purgatifs ont été négligés, s'il y a des engorgements viscéraux, la quinine est incertaine aussi longtemps que l'absorption est suspendue ; son effet devient si douteux, qu'on ne sait pas si la médication rationnelle a quelque part aux guérisons.

Dans la pratique ordinaire, on attend la transpiration pour donner la quinine, mais dans les cas sérieux, il faut l'administrer pendant l'accès, attendu que rien ne peut indiquer si l'intermittence arrivera. En admettant qu'elle est sans effet sur l'accès actuel, ce qui est contraire à l'observation, il est urgent de prévenir le second accès qui menace la vie, et quand la fièvre éclate avec des accidents, il est impossible d'en prévoir la nature et la terminaison. Elle peut durer plusieurs jours, et entraîner la mort sans un instant de rémission. Tandis que nous nous efforçons de combattre, au début, l'affection la plus bénigne, est-il permis d'attendre pour agir, la fin d'un accès qui peut être fatal ? Combien de fois le malade succombe pendant que l'on attend l'opportunité de la médication !

Bien édifié par des expériences personnelles sur l'action du quinquina, je l'ai administré d'abord au moment des sueurs; aujourd'hui je n'hésite plus à le donner pendant l'accès, en tout temps, et ma confiance est absolue quand les purgatifs ont préparé les voies. — La fièvre jaune et le choléra céderaient peut-être au quinquina s'il avait le temps d'agir, si, par exemple, à l'époque de l'incubation, il était administré dans les conditions voulues. En ce qui touche à la fièvre jaune, ma pratique a confirmé cette proposition déjà signée par des autorités.

La quinine apaise la céphalalgie, décongestionne les poumons et le cerveau, elle abaisse le pouls, arrête les vomissements et provoque la transpiration; elle est sédative. A certaine dose, elle excite d'abord une sorte de poussée, une sensation pénible à la tête et à l'estomac, avec chaleur, constriction des tempes, ivresse, hallucinations, trouble des sens et surtout de l'ouïe. Cette action qui rappelle un peu celle de l'opium ou du café, constitue sa valeur physiologique et garantit la rémission. On a voulu l'exagérer au point de tenir le quina pour un incendiaire et lui prêter les accidents des pyrexies. La crainte qu'il inspire est encore un souvenir des inconvénients attachés au ligneux qu'il fallait ingérer avant que l'alcaloïde fût connu. La céphalalgie de la quinine est à négliger dans la fièvre simple et n'ajoute rien aux phénomènes pernicieux.

L'*opium* que de tout temps on a donné pour correctif du quinquina, ralentit les actes vitaux et suspend la douleur en stupéfiant les nerfs cérébraux. On lui doit bien souvent la tolérance de l'estomac; il guérissait la fièvre intermittente à l'époque où l'écorce du Pérou n'arrivait plus; il réussit dans l'état nerveux, les névralgies, les accès froids, l'algidité: on le proscrit dans les congestions, la fièvre délirante et les typhus, afin de conjurer la pléthore veineuse et le coma. C'est quelquefois à tort, car l'opium hypersthénise; il stimule visiblement le système artériel et produit un mouvement contraire à celui qui congestionne les organes. C'est ainsi qu'il fait cesser le délire et la céphalalgie, qu'il calme l'agitation et ra-

mène les sueurs. On dit que l'opium est contrarié par le camphre et le nitre ; ce dernier ne peut-il diriger sur les reins l'excitation du narcotisme ?

Quand la fièvre persiste après un certain temps, le *vésicatoire* décide une fluxion substitutive, en concentrant sur le lieu d'élection le mouvement porté sur les viscères; c'est pourquoi la plaie saigne souvent et se couvre d'escarres. Ce n'est point un accident fâcheux, mais plutôt une indication des stimulants et des toniques. Il arrive encore que le vésicatoire en faisant tomber la fièvre, irrite la vessie ; on s'efforcerait mal à propos de prévenir l'action de la cantharide, attendu que la cystite passagère est une bonne diversion. Comme tous les stimulants cutanés, le vésicatoire agit sans appauvrir le sang; on peut donc l'employer avec l'énergie que comporte une médication extrême. Nous obtenons une puissante révulsion en appliquant un emplâtre fort large, ou bien en frictionnant la face antérieure du corps et des membres inférieurs avec la teinture des cantharides. L'épiderme est bientôt soulevé par une pluie de sérosité, la douleur est beaucoup moins vive que celle du vésicatoire et l'effet plus général. Quand les purgatifs et la vésication attaquent à la fois la muqueuse et les téguments, l'économie entière est purgée, le travail congestif avorte et laisse le champ libre à l'action du quinquina. Il faut avoir expérimenté ce traitement, pour savoir à quel point il est énergique et bien supporté.

Régime alimentaire. — Des malades livrés depuis quelques jours à l'agitation de la fièvre, ont digéré les aliments qu'ils demandaient avec instance, ils ont guéri promptement, et nous devons noter qu'il ne s'agissait pas de la gastro-entérite qui suit l'abstinence prolongée. Ne connaissant pas alors les considérations du professeur Forget, sur l'agonie, je craignais d'abord de céder au caprice du délire. Aujourd'hui, tenant compte des appétits, je prescris en peu de temps le bouillon gras, le vin, les cordiaux qui ne sont plus alors une vaine formule. Que de patients mouraient d'inanition, à l'époque où, saignés à chaque visite, ils étaient plusieurs

jours à la diète sévère, avant de recevoir un bouillon tamisé ! Si jusqu'au dernier moment, l'air et l'eau doivent servir à la réparation, pourquoi les aliments n'entreraient-ils pas dans les nécessités d'une maladie longue où tant de causes réunies concourent à débiliter? Ce moyen dont l'abus serait fatal, s'adresse à des conditions déterminées qui ne sauraient échapper aux médecins. Il est si bien commandé par le climat, que nous n'avons jamais regretté son emploi. La satisfaction de la faim chez les fiévreux les empêche de rechercher les substances de mauvaise qualité dont ils font toujours abus ; il faut, de plus, considérer que la plupart de nos soldats, arrivant des quartiers étaient émaciés, et qu'infailliblement nous aurions échoué sans le secours d'un bon régime. On ne saurait calculer les accidents produits dans les hôpitaux, par les aliments de contrebande, et la diète prolongée.

A. **Fièvre rémittente bilieuse.**

La fièvre rémittente bilieuse avec ou sans ictère se contracte habituellement dans les campagnes vers la fin des pluies, au commencement de l'été ; rarement on la voit éclater dans la ville. Sa marche offre toujours une série d'accès irréguliers, de rémissions, de paroxysmes développés suivant un certain ordre. Le premier jour, un accès débutant ou non par le froid, est suivi d'une intermittence plus ou moins marquée. Le lendemain ou le troisième jour, un second accès à symptômes graves, puis encore une rémission, ou bien des phénomènes subintrants avec frisson, jaunisse, urine sanglante et vomissements verts. Le quatrième ou cinquième jour, paroxysmes nouveaux, ordinairement terminés par la mort.

Quand les phénomènes initiaux sont l'embarras gastrique, l'ictère et l'hématurie, le diagnostic ne peut être douteux ; mais le plus souvent l'urine supprimée d'abord, comme les sueurs, devient sanglante au second accès. Les caractères principaux sont les suivants : frissons prolongés, ictère pré-

coce, état bilieux général, contraction des traits, respiration lente et suspirieuse, agitation, chaleur, pouls à 120, dur, concentré quelquefois dicrote, douleur vive à l'épigastre, avec senment de plénitude à l'hypocondre et aux reins, vomissements porracés, constipation tenace ou déjections verdâtres. Urine sanguinolente, noire, épaisse, fétide, hémorrhagie intestinale et pétéchies, ecchymoses, céphalalgie, délire, etc.; la stase du sang congestionne le foie, la rate et le système veineux, la bile est souvent refoulée vers l'estomac par les contractions duodénales.

L'hémorrhagie est annoncée par un sentiment de pesanteur et de contusion qui s'étend des reins à la vessie, avec un ténesme douloureux. Le calibre de la rénale expliquerait à peine la quantité de sang que charrient les urines, qui passe dans les selles, qui forme les pétéchies, qui suinte par les plaies. Cette abondance qu'on peut mesurer par l'ébullition est effrayante, et ce qui ne fait pas une moindre impression, c'est l'angoisse qui précède l'hémorrhagie et l'anéantissement qui la suit. Le sang vicié trouve par les reins un écoulement rapide et moins dangereux que dans les parenchymes; il exhale une odeur putride en rapport avec l'intensité du mal; comme l'ictère, il augmente avec le paroxysme et disparaît dans la rémission.

Les matières jaunâtres que rejette l'estomac, deviennent vert-foncé comme un hachis d'herbe fraîche; elles ont plus tard l'aspect d'une purée homogène, onctueuse, comme la peinture à l'huile. Les vomissements verts qu'on observe à l'invasion de la fièvre jaune, deviennent toujours bruns et noirs comme le cirage et le marc de café.

Affaibli par les pertes de sang, et livré aux alternatives de chaleur et de froid, la face grippée, le pouls fuyant, mais la tête libre, le malade peut mourir tout à coup dans la plus grande sécurité; en tout cas, l'incertitude est de courte durée, le danger cesse après 4 ou 5 jours; alors les accès deviennent réguliers, l'agitation disparaît, l'urine est claire, le pouls s'élève et la sueur se rétablit.

La rémittente bilieuse abandonnée aux efforts naturels ne guérit pas chez les étrangers ; mais la quinine, administrée préventivement, peut enrayer les accidents mortels, de sorte que le traitement devient une question de temps et d'à-propos. On réussit : 1° avec les purgatifs ou l'ipéca, les lavements ammonicaux, les boissons aromatiques, les bains d'enveloppe et les pédiluves sous la couverture et les fumigations, les emplâtres de thériaque et d'opium ; 2° les sinapismes répétés, les vésicatoires volants, les frictions d'alcool au jus de citron, de quinquina camphré, de teinture cantharidée ; 3° les scarifications, les sangsues au siége, aux reins, sur les points fluxionnés, à la tempe, à l'épigastre, aux hypocondres ; 4° enfin, avant et pendant et après les accès, la quinine en pilules, en potions, en lavements. Tous ces moyens peuvent être employés à la fois, et repris aussi souvent que la fièvre reparaît.

Rien ne pourrait calmer le malaise et les vomissements plus sûrement que l'ipéca ; le malade aux approches de l'accès rejette une étonnante quantité de matières bilieuses, et chaque fois il éprouve un bien-être complet. Aussitôt que le vomissement n'est plus bilieux, quand il n'y a plus que des contractions nerveuses, l'éther et l'eau de fleurs d'oranger, quelques gouttes de laudanum, une respiration de chloroforme, une pastille de menthe, une ventouse apaisent le spasme et procurent du sommeil ; on se borne alors aux préparations de quinquina ; la liberté du ventre est maintenue par les lavements et les laxatifs. On oppose à l'hémorrhagie, le froid, les frictions, le quinquina, le fer, les bouillons, les vins généreux, la tisane minérale avec l'ergot, le tannin, l'alcool nitrique, la teinture de Warren, le perchlorure de fer, etc.

B. **Fièvre ictérique.**

La fièvre ictérique de l'été succède, sans transition, à des accès qui ne révèlent pas d'abord un état sérieux, le malade accuse peu de douleur, il ne vomit pas, l'urine coule, il n'y

a pas de constipation, mais le mouvement fébrile est exaspéré durant la nuit, la face est altérée, le pouls vibre avec un frôlement qui produit la sensation d'un gaz, la langue est chargée dès le premier jour ; l'ictère a pris les plus vives teintes d'ocre jaune et d'orangé, la conjonctive injectée donne à la physionomie l'expression de la bête fauve ; des taches livides s'impriment sur la face, les poignets, les articulations, les parties comprimées ; les gencives sont ulcérées sous l'enduit muqueux qui couvre leur bord, et le linge en passant sur la langue entraîne des mucosités jaunes mêlées de sang. Alors se déclarent les vomissements, l'éruption lenticulaire et les sudamina ; le délire avec stupeur, fuliginosité, météorisme ; urine épaisse, lie de vin ; selles noires, sanglantes, putrides ; hémorrhagies par la bouche et l'anus ; hoquet, froid de la mort... ces phénomènes suivent une marche continue sans crise ni rémission... Un de nos malades, médicamenté par des commères depuis 5 jours, vomit noir avant la mort; un second, déjà convalescent, fut enlevé, par une parotide gangréneuse, en moins de 36 heures.

La jaunisse est parfois accompagnée d'une rougeur comme phlegmoneuse à la tête et aux parties supérieures du tronc ; c'est alors une sorte de fièvre inflammatoire, qu'une franche réaction peut terminer.

Cette maladie simule à la fois la fièvre jaune et la rémittente bilieuse avec une malignité qu'elles n'ont pas au même degré : la confusion ne cesse pas toujours à l'autopsie, cependant on n'observe pas d'abord l'état violent, le coup de barre, les vomissements, la constipation, la céphalalgie atroce et la dysurie qui marqueraient l'invasion de la première, non plus que l'embarras gastrique et l'ictère primitif, l'urine sanglante et les vomissements porracés de la seconde.

Une seule fois nous avons trouvé les reins en suppuration, et deux fois le côlon distendu par un caillot de sang.

Le traitement ne réussit qu'à la condition d'être appliqué de bonne heure, avec la persistance et la rigueur commandées par l'infection. Il importe surtout d'exciter la circu-

lation, et d'administrer le quinquina sans attendre la rémission. On peut amener un mouvement réactionnel par le bain d'enveloppe, l'acétate d'ammoniaque, et la vésication dont j'ai déjà parlé ; plus tard on emploie la tisane chlorhydrique, ou l'eau gazeuse alcoolisée, les lavements chlorurés, le camphre, le musc et les hémostatiques généraux.

C. **Fièvre algide.**

L'algidité n'est pas seulement constituée par l'exagération et la durée du premier stade ; il y a quelquefois moins de trouble et de frisson qu'à l'approche d'un accès bénin.

Le phénomène capital est le froid ; la calorification étant suspendue avec la sensibilité, le patient reste calme et n'accuse aucune douleur ; il semble que la vie ne ranimera plus le corps glacé par un accès algide, le pouls s'est retiré, les battements du cœur ne se font plus sentir, la mort est imminente et bientôt confirmée, si la chaleur ne revient pas : tout n'est pas dit quand le mouvement de réaction s'opère, et l'on comprend la violence de la crise qui va succéder à la rigidité cadavérique.

L'algidité souvent imprévue peut être annoncée par la faiblesse ou la diarrhée subite, et le malaise au moment de la réaction. Dans ce cas, la respiration est embarrassée, la peau visqueuse, la voix éteinte, la langue froide, le ventre flasque, empâté ou distendu par les gaz. Le malade est somnolent, il a des crampes, des frissons, des mouvements convulsifs, il se réchauffe avec peine ; tout à coup il s'affaisse comme s'il était foudroyé, ou bien les accidents cholériformes surviennent rapidement pour s'aggraver jusqu'à la mort. Nous avons vu la raideur tétanique et le froid glacial alterner avec le délire et la congestion cérébrale. A bord de la frégate *l'Andromède*, dont j'étais le chirurgien-major, un matelot tomba dans une insensibilité complète à la suite d'un mouvement convulsif ; après une heure il eut un peu de chaleur et se réveilla dans un délire furieux, bientôt suivi d'un nouvel accès. Il eut dans le

même jour, cinq périodes algides avec un froid de moins en moins intense et prolongé !

Un râle imperceptible annonce la réaction, mais celle-ci peut avorter chez un sujet débile ou non disposé par le quinquina. La poussée devient si forte chez d'autres, que la peau rougit et garde l'impression des doigts. La face est animée, les yeux brillent, le délire éclate avec des cris et des mouvements désordonnés, il y a des fluxions vers les membres abdominaux, imminence de congestion cérébrale ou de coma, enfin des sueurs profuses qui amènent la détente et le sommeil, interrompu souvent par le retour du froid.

A l'autopsie, liquides intestinaux blanchâtres et séreux, muqueuse amincie, pâle, transparente ou tapissée de mucosités, avec des granulations blanches à l'iléon ; sang noir et poisseux ; poumon vide, affaissé ; foie décoloré, plus rarement développé. — Les désordres varient, quand le malade a succombé aux accidents réactionnels.

Les évacuants et surtout le tartre stibié favorisant l'algidité, il convient d'administrer l'éther et l'opium, les teintures, les cordiaux, l'ammoniaque et l'alcool, les sinapismes, les frictions, les lavements de quinquina, la quinine à large dose, attendu que l'absorption, abolie durant le froid, est retardée par la réaction.

D. **Fièvre diaphorétique.**

Dans la fièvre diaphorétique, la sueur se déclare au moment voulu, mais avec une abondance qui épuise, avec un froid de glace, un pouls fuyant, une gêne extrême de la respiration, une sorte d'asphyxie qui menace la vie sans altérer l'intelligence. L'excès de transpiration peut se rencontrer dans toutes les formes de pyrexies ; il n'a rien de spécial, si ce n'est un effort plus grand dirigé sur la peau qui devient froide, plissée, délavée comme après un bain.

E. Fièvre cholérique.

Dans un accès cholériforme, le malade souffre; il est sensible au froid, il a des nausées, des coliques, des crampes aux extrémités ; les yeux se cavent, la face vieillit, la langue est froide et la voix rauque, éteinte, soufflée... c'est une attaque de choléra-morbus avec cyanose et tranchées, vomissements et diarrhée caractéristiques. Les symptômes pourraient bien en imposer au point de faire oublier la médication héroïque, si dans les pays chauds la médecine était possible sans quinquina. Heureusement ils sont précédés par un premiër accès, quand le début n'est pas masqué par la dysentérie.

Il importe ici de combattre immédiatement la diarrhée par des lavements laudanisés, des cataplasmes chauds, des bains sinapisés. L'état nerveux est modifié par les antispamodiques, mais la quinine seule arrête les accidents, et d'autant mieux qu'on est plus près de l'invasion.

F. Fièvre dysentérique.

La fièvre dysentérique a la plus grande analogie avec la précédente, au point que la dysentérie d'emblée emprunte quelque chose au facies du choléra. Le premier jour, accès léger marqué par des frissons, le lendemain froid général, déjections séreuses très-abondantes mêlées de sang et de mucus, chute du pouls et mort en quelques heures. Le malade ne se plaint que peu de temps avant sa fin... Il y a là une cause d'erreur à peu près inévitable, alors que le frisson n'a pas été connu.

G. Fièvre pneumonique.

Dans les fièvres qui portent leurs manifestations principales vers les poumons, les phénomènes spéciaux sont un point pleurétique affectant la plèvre ou bien le foie, plus souvent une vraie pneumonie avec suffocation, matité, douleurs, râles crépitants et crachats rouillés. La pseudo-phlegmasie

dure 24 ou 36 heures, puis tout disparaît avec la fièvre, et l'auscultation ne saisit plus aucun signe de pneumonie. On se tromperait aisément, si l'on ne savait que la fièvre des marais peut simuler toutes les maladies.

Un gendarme athlétique a présenté pendant 2 jours une pleuro-pneumonie double avec l'intermittence la plus franche ; il guérit après deux accès, parce que la quinine avait suivi de près la potion stibiée. Dans ces cas, il ne faut pas confondre avec le frisson qui précède une phlegmasie l'état spasmodique général annonçant le premier stade pyrétique, la concentration du pouls, le frissonnement, le froid ; aussi beaucoup de noirs meurent de pneumonies dont l'élément fébrile est méconnu.

H. **Fièvre comateuse.**

La fièvre comateuse est caractérisée par la stupeur et la pâleur des traits, elle diffère extérieurement de la fièvre apoplectique dans laquelle la face est rouge, chaude, fluxionnée : on dirait que la première, essentiellement nerveuse, anémise le cerveau, lequel est congestionné dans la seconde.

Il semble que toutes les phlegmasies sont susceptibles de se développer, comme on le voit, chez l'Africain, non pas avec les signes aigus de l'inflammation, mais seulement sous forme de fièvres, avec le caractère intermittent qui dans les pays chauds constitue les variations de l'atmosphère et l'accompagnement des maladies. On peut admettre à la rigueur qu'il existe autant de fièvres que d'espèces de phlegmasies.

Dans toute pyrexie à symptômes graves ou pernicieux, il faut combattre énergiquement la fluxion que subit l'organe affecté ; mais la médication antiphlogistique empêchant la réaction, il est prudent d'éviter la saignée même dans la congestion pulmonaire, à moins que la suffocation n'exige une déplétion immédiate. Le précepte est encore plus formel dans un second accès, dans un troisième, et toutes les fois qu'il y a tendance à la syncope. C'est aux sangsues, aux sca-

rifications, aux rubéfiants, aux sudorifiques, aux vésicants qu'il appartient d'enrayer les congestions et de préparer les voies au quinquina.

I. **Fièvre typhoïde.**

La fièvre typhoïde ne provient jamais d'influences propres au climat, mais bien d'un principe toxique, né au milieu de circonstances connues, évitables, presque toujours dans les conditions de mauvaise hygiène. A la Guyane, où tout est disposé pour éviter l'encombrement, elle était exceptionnelle avant la transportation des condamnés dans les établissements pénitentiaires, elle marchait avec la rémittence de la fièvre grave et la rapidité des phlegmasies. Dans tous les cas, l'éruption intestinale est moins constante qu'en Europe, et la convalescence, retardée par les accidents propres à l'endémie. Au début : lassitude, embarras gastrique, endolorissement général, frissons, nausées, lipothymies, chaleur brûlante et soif, céphalalgie, vertige, épistaxis. Peu de temps après : râles muqueux, gargouillements dans la fosse iliaque, stupeur, somnolence, embarras de la respiration, rêvasseries, délire et facies caractéristique, urines rares, ventre serré quand la diarrhée n'a pas devancé l'invasion. La langue est saburrale, grisâtre et beurrée, comme on le voit dans la salivation mercurielle, ou bien, jaune par bandes, et rouge à l'extrémité; elle devient rouge, contractée, fuligineuse à mesure que survient le coma ; les gencives dépouillées de leur enduit sont rouges, molles, ulcérées ; l'haleine est fétide, une odeur putride est exhalée des sécrétions de la peau. On découvre çà et là des taches lenticulaires foncées sur la poitrine et sur les bras, plus souvent une éruption de sudamina, au cou, à la région claviculaire et à la face antérieure du tronc. Les téguments sont gris terne, flétris, imprégnés d'une sueur gluante, et, quand on les presse, ils conservent le pli donné par la main. Nous les avons vus parsemés d'abcès jusqu'après l'entière guérison. Le malade épuisé peut tomber tout d'un

coup dans l'algidité ; il survient des pétéchies, des ecchymoses, des hémorrhagies.

Un petit nombre de jours suffisent à la terminaison fatale, et cependant les phénomènes cadavériques sont toujours prononcés : suintement sanieux par la bouche et le nez, injection du système veineux du cuir chevelu, des méninges, du cerveau, etc. ; les poumons sont engoués, l'endocarde et la tunique interne des vaisseaux paraissent rouge brun. Vers la fin du jejunum, on aperçoit le plus souvent des follicules en saillie et des plaques gaufrées, mais l'éruption n'est jamais, à temps égal, aussi avancée que dans la dothinentérie des régions tempérées. Quand le mal s'est prolongé, la masse intestinale est distendue par les gaz et violacée ; la muqueuse est parsemée de taches brunes ramollies ; quand on l'immerge, elle montre çà et là des ulcérations à divers degrés, elle est ardoisée, lie de vin, gangrenée, criblée de perforations et cède au moindre effort.

Ainsi que dans la fièvre intermittente, il faut agir en premier lieu sur le tube digestif, soit pour éliminer le principe toxique et les matières viciées, soit afin de rétablir les fonctions de l'absorption. Au début : émétique ou purgatif suivant l'état de l'estomac ; une boisson nitrée, stimulante ou laxative ; iode, calomel ou sulfure mercureux ; pédiluves, demi-bains, cataplasmes aromatiques sur l'abdomen ; sinapisation du rachis et des membres inférieurs ; ventouses scarifiées à la nuque, à l'épigastre, aux lombes, sur les flancs,... lavements chlorurés, vésicatoires volants et par-dessus tout le sulfate de quinine avant et après la rémission. Plus tard, tisane minérale ; application de chloroforme aux parties où se développent les crampes ; frictions cantharidées, potions camphrées, musquées, jusquiame et laudanum à certaines doses ; enfin le café et le vin généreux, eau gazeuse alcoolisée ; régime substantiel aussitôt que possible et malgré le délire. En effet, l'éruption n'étant pas étendue, l'alimentation n'a pas ici les inconvénients redoutés en Europe. Le traitement qui réussit à bord de nos vaisseaux et dans les colonies, conviendrait peut-être

aussi bien aux fièvres typhoïdes mal définies, à rémissions douteuses, qui ont une si grande part à la constitution médicale de Paris. Le moment n'est pas éloigné où, l'état général éveillant l'attention, la quinine obtiendra l'importance et le rang qu'elle doit occuper.

J. Cachexie palustre.

L'infection paludéenne amène lentement une dépravation nerveuse, une viciation du sang qui deviennent bientôt un état constitutionnel. Celui-ci ne présente pas plus l'aspect des fièvres de marais que la colique métallique ne rappelle l'action immédiate des métaux ; cependant la pyrexie subsiste à l'état continu, et garde quelques traits indiquant son origine. Elle réunit aux phénomènes de l'impaludation les troubles nerveux et les perturbations, par défaut, de la chlorose. Les matériaux du sang ne sont pas seulement en moindre proportion ; ils sont encore altérés dans leur nature.

Il semblerait d'abord que l'identité du miasme doive engendrer une forme unique de cachexie ; il n'en est rien, car ses manifestations ne varient pas moins que la maladie mère. A l'habitude fébrile, à l'endémie se joint l'action des influences qui ailleurs font naître la scrofule, telles sont : l'alimentation insuffisante ou mauvaise, les salaisons, les farines, les fruits, les excès alcooliques, les affections des voies digestives, les pertes, les hémorrhagies, l'humidité, la vie sédentaire... l'étiologie fait comprendre pourquoi la cachexie est si commune chez les enfants du premier âge.

La cachexie ne succède pas nécessairement aux accès de fièvre, elle peut affecter d'emblée les sujets débilités et compliquer le *mal-cœur* ou *mal d'estomac*. Il est des fièvres lentes qui deviennent fatales sans passer par l'état aigu. Le malade, exténué par une sorte d'hectisme, est en vain saturé de quinine, il présente un symptôme spécial qui revient ou s'exaspère vers la nuit : défaillance, ictère, palpitations, diarrhée, vomissements, sueurs, hémorrhagie, étouffements, céphalal-

gie... dès lors il ne peut guérir sans se dérober à l'influence du climat.

Le trouble graduel des fonctions assimilatrices répand inégalement les fluides sécrétés et produit les engorgements que les anciens appelaient des obstructions. Tous les organes que l'hypertrophie n'atteint pas sont réduits, faute d'exercice et de nutrition ; l'estomac n'élaborant plus les éléments réparateurs, subit lui-même une sorte d'atrophie ; sa muqueuse est pâle, amincie, comme érodée, tapissée de mucus blanchâtre; il éprouve une perversion de sensibilité qui reproduit les nuances de la dyspepsie : dégoût, pesanteur épigastrique et nausées, soif, inappétence, aigreurs, suffocation après les repas, crampes, vomituritions, gonflements, constipation, diarrhée.

A l'état nerveux se rapportent les douleurs vagues, la rachialgie, les céphalées, l'inertie musculaire et la débilité, la morosité, le délire maniaque et les aberrations.

L'embarras de la circulation et de l'hématose amène peu à peu les alternatives de chaleur et de froid, les étouffements, les palpitations, l'épistaxis, les bruits de souffle, les congestions, l'œdème des extrémités, la sécheresse de la peau qui est sale, terreuse, flasque, imperméable à la transpiration, et enfin l'adynamie et le marasme, les abcès, les ecchymoses, les plaies de position, les ulcères gangréneux, la phthisie pulmonaire ou intestinale.

Le cachectique est pâle, anémique, émacié, triste et languissant; il est impressionné par le temps, il a des vertiges, des étouffements, des hallucinations ; il perd le sommeil et l'appétit, il ne transpire plus, il a froid et chaud, il est sujet aux hémorrhagies. Chez un militaire évacué de l'Oyapock, le sang coulait par les piqûres des sangsues, par les vieilles cicatrices, par des boutons qui s'élevaient à la base de la mâchoire, à la poitrine et aux jambes. L'hémorrhagie cédait à la compression et reparaissait aussitôt que l'ouverture était libre. Ce malade mourut sans perdre un instant la sensation d'un bien-être parfait. La face est jaune-paille, livide, tirée,

les paupières bouffies, la conjonctive bleuâtre et l'œil éteint, les chairs flasques, blafardes, les jambes grêles et le ventre gros, ou bien concave et renflé aux hypochondres. Le sang est aqueux, jaune verdâtre, le coagulum diffluent, la fibrine et les globules au-dessous du chiffre normal.

Tous les cachectiques succombent à l'anémie, à la fièvre hectique ou à la diarrhée ; les uns, complétement exsangues et transparents comme la cire, donnent à leur insu la sensation d'un animal à sang froid. Il en est qui accusent des douleurs passagères, des anesthésies locales, des paralysies ; d'autres, avec la pâleur du cadavre, ont une chaleur brûlante qu'ils ne perçoivent pas, leurs pouls plein et vibrant donne 120 ou 130 pulsations, mais cette apparence de vigueur est l'effet de l'éréthisme nerveux. Quelquefois l'impulsion du cœur accélère la respiration au point de suffoquer sans exciter la sueur ni la coloration des capillaires; d'autres fois, ce sont des bouffées de chaleur et des congestions qui causent la mort avec la rapidité d'un coup de sang.

On trouve à l'autopsie de la sérosité dans les plèvres, le péricarde, l'arachnoïde et les ventricules cérébraux, mais pas assez pour expliquer la mort instantanée. Les poumons sont flétris et décolorés, on voit, au sommet du lobe supérieur, des granulations, des tubercules à divers degrés suivant l'âge et l'étendue de la cachexie. Le cœur est petit, atrophié, noyé dans le sérum, ce qui semble d'accord avec les troubles de la circulation remarqués pendant la vie. On croit que le sang de l'anémique a conservé sa coagulabilité, que l'accélération des battements du cœur a pour but d'empêcher la coagulation, mais les progrès de la cachexie détruisant les matériaux nutritifs, le sang rouge diminue, l'artère est vide, et le sérum circule dans les vaisseaux. L'impulsion du cœur est précipitée comme dans l'agonie pour suppléer à l'action que le fluide sanguin ne possède plus : aussi le moindre mouvement produit la défaillance par l'effet de la fluxion qui se produit à l'extérieur, et la mort est souvent le résultat de la syncope.

L'état du tube digestif et des annexes varie suivant que

l'affection est purement miasmatique ou compliquée de dysentérie. Dans le premier cas, l'intestin, nageant dans la sérosité du péritoine, est pâle et transparent, la muqueuse est infiltrée, les glandes mésentériques sont indurées, quelquefois ulcérées, tuberculisées, sans rougeur ni tuméfaction. Comme tous les organes, le foie est réduit, sa coupe est sèche, peu marbrée, jaunâtre, il dépasse rarement le bord costal, et quand son volume est augmenté, il offre la disposition connue sous le nom de foie gras. La rate est encore moins altérée; nous l'avons vue réduite aux dimensions d'une languette mince, ou bien hypertrophiée, jusqu'à refouler les parois abdominales, dure, compacte et résonnant comme un corps ligneux. Elle est plus souvent contractée, ratatinée par une sorte d'induration qui la rend imperméable. Abstraction faite de l'hypertrophie qui suit les fièvres mal traitées, ces différences qu'on voit presque au même degré chez tous les sujets, sans relation avec leurs maladies, pourraient bien être individuelles.

Dans le second cas, la masse intestinale est agglomérée par des adhérences; les altérations, peu communes dans l'estomac et la portion grêle, sont plus marquées vers le côlon; la muqueuse, plus ou moins colorée, compacte, ou ramollie, peut offrir les lésions de la dysentérie depuis la simple arborisation jusqu'à l'ulcération, le décollement, la gangrène et la perforation. Enfin la glande biliaire est plus souvent modifiée dans sa couleur, dans son volume, sa texture et la proportion de ses éléments.

La cachexie confirmée ne guérit pas à l'hôpital. Il n'y a peut-être pas dans l'organisme de lésion matérielle incompatible avec la vie, mais aucun appareil n'est à l'état normal; le cerveau ne commande plus que des mouvements irréguliers, l'énergie morale est abolie comme la force physique, et l'indication capitale qui est la réparation, ne saurait être remplie, car l'air n'est pas assez vivifiant, et d'un autre côté l'indifférence et le dégoût ne favorisent pas une alimentation nécessaire. Le patient qui pourrait encore exprimer un vœu, de-

manderait le repos et la mort. Il n'en est pas ainsi quand il n'existe pas de complication, et surtout quand le traitement n'est pas dominé par l'obligation du séjour dans la localité.

C'est encore aux évacuants que sont dues la plupart des guérisons. Arrêté d'abord par la crainte traditionnelle qui faisait loi dans le pays, j'hésitais à faire vomir un moribond; cependant la quinine avait perdu sa puissance curative, la contraction de l'estomac suivait toujours de près l'ingestion des aliments, et le malade succombait inévitablement. La tolérance étant à mon avis contrariée par le défaut d'absorption, j'essayai l'ipéca, mais la quantité de bile rejetée et le bien-être qui suivit me rassurant sur ses effets, je fis vomir les fiévreux presque sans distinction, et cette pratique fut si bien acceptée que chaque entrant réclamait un vomitif.

Nous sommes loin de prétendre à la guérison de toutes les cachexies, on ne peut l'espérer qu'en supprimant l'intoxication ; en d'autres termes, le changement d'air est le dernier mot de la médication. Jusqu'au moment où il sera possible, on atténue les effets de l'endémie par tous les moyens capables de soutenir les forces : nourriture animale, exercice modéré, bains de mer, frictions, massage, excitants cutanés, vésicatoires volants sur les côtés de l'abdomen, amers, quinquina, sirop d'écorce d'orange, noix vomique, strychnine, iode, huile de foie de morue, préparations martiales.

Nous avons vu la cachexie aboutir à la stomatite par gangrène, particulièrement chez les transportés et les soldats qui avaient tenu garnison dans la rivière d'Oyapock. L'ulcération, commençant aux gencives des grosses molaires, devient grisâtre et livide en gagnant le tissu cellulaire environnant ; une tache violacée paraît à la lèvre supérieure entourée d'un gonflement œdémateux, elle envahit et détruit les joues, la face et le voile du palais comme le charbon ou la gangrène buccale des enfants. Alors même que le mal est avancé, il peut être méconnu, quand les phénomènes généraux n'ont pas mis sur la voie. La joue est flasque, huileuse et peu sensible à la pression, la langue se revêt d'un en-

duit beurré, puis fuligineux, avec l'haleine fétide, et les crachats sont sanieux; la face devient bouffie, les paupières s'infiltrent... le délire survient avec stupeur, gargouillement de la fosse iliaque, diarrhée, colliquation et fièvre hectique.

Les caustiques employés de bonne heure, le régime et le quinquina ont quelquefois arrêté la mortification, mais nous avons perdu par une stomatite de ce genre, quatre militaires évacués du poste de Saint-Georges.

CHAPITRE VIII.

DES SUCCÉDANÉS DU QUINQUINA.

La consommation de la quinine augmentant chaque année à la Guyane, nous avons expérimenté la plupart des succédanés qui jouissaient d'un certain crédit : les amers, l'indigo, le macato, le cailcedra, les verveines, le poivre, le tannin, le citron, la strychnine, l'ergot, le sel marin, la digitale, les ferrugineux, l'arsenic, etc.

L'*indigo* fait la base d'une formule usitée dans la médecine domestique ; une forte décoction faite avec les soins et les adjuvants recommandés par les guérisseurs, n'a pu modifier un seul accès rebelle au quinquina, et son infériorité n'est point contestée dans les cas ordinaires ; cependant plusieurs personnes m'ont assuré qu'elles doivent leur guérison à l'indigo.

Les fleurs et les feuilles du *macato jaune* si vanté par Descourtils, n'ont pas eu de résultat plus heureux ; on perdrait un temps précieux si l'on comptait sur l'efficacité de ces tisanes.

La décoction, la poudre et l'extrait de la fameuse *plante à la fièvre* qui a l'aspect d'un *galium*, nous ont prouvé bien des fois la nullité des remèdes indigènes. Celui-ci a de plus l'inconvénient d'une odeur fétide, et c'est peut-être la raison qui

le fait rechercher. Il en est ainsi d'une foule de prétendus fébrifuges qui empruntent quelquefois une valeur factice au régime et au temps. J'aurais été porté à faire une exception en faveur du *bois de Saint-Martin* ou *bittera febrifuge*, sur la foi du docteur Amic, de Fort-Royal, qui lui a prêté les propriétés physiologiques du quinquina ; mais des observations ultérieures n'ont pas confirmé ses espérances.

Le *cailcedra* expérimenté par deux fois avec peu d'insistance de la part des malades, le cailcedra n'a pas répondu à l'espoir que nous avions conçu, mais nos essais, bien que fort nombreux, ne sont pas de nature à décourager entièrement (1).

M. Vincent, chef de service pharmaceutique à Cayenne, a traité plusieurs écorces qui nous étaient présentées, comme fébrifuges, et entre autres, celles du *bebeeru* (green-heart), sans recueillir aucune trace d'alcaloïde ; on assure toutefois que le *bebeeru* croît dans la Guyane française ; il n'a pas été en notre pouvoir de faire à cet égard les recherches demandées par le département de la marine (2).

Nous avons employé le *sesquinitrate de fer*, jusqu'à 5 cuillerées, c'est-à-dire plus de deux fois la dose indiquée, mais toujours sans bénéfice appréciable. La solution, bien que préparée à chaud étant très-acide, M. Vincent essaya de neutraliser l'acide hypoazotique par le carbonate de fer qui donnait toujours une préparation désagréable, il serait donc avantageux d'obtenir le sel à l'état solide.

Nous ne mentionnons que pour les repousser la *digitale* et le *nitrate de potasse*, la *noix vomique*, la *vératrine* et la *strychnine*, le *tannin*, l'*ergot*, l'*acide acétique* et le *suc de citron*, le *poivre* et le *chlorure de sodium*... Chacune de ces substances que nous avons employées très-souvent, peut avoir son utilité dans une circonstance donnée, comme le fer et le

(1) Le caïlcédra est aujourd'hui complétement abandonné comme fébrifuge.

(2) Selon certains botanistes, le *bebeeru* ne serait autre que le *bois de Saint-Martin* ou *bittera* de M. Amic.

tannin pour l'anémie, la digitale pour certains troubles de la circulation, mais j'affirme qu'elles n'ont aucun effet dans le traitement de la fièvre intermittente.

Arsenic. — Après avoir soumis un grand nombre de fiévreux à la médication arsenicale, nous avons choisi quelques sujets dont l'observation fut rédigée avec soin; savoir: 8 types quotidiens, 4 tierces, 1 quarte. L'*acide arsénieux* fut donné en pilules d'un centigramme et portées jusqu'à 10. Bien que nous n'ayons observé que deux fois une douleur abdominale qu'on pût attribuer à l'arsenic, il nous parut sans intérêt de continuer cette dose ou de la dépasser. Le nom d'*arsenic* effrayant le malade, on le prescrit sous un nom de convention : les évacuants ne cessaient pas d'être employés, enfin les ferrugineux, le régime analeptique, le vin, le quinquina et l'opium considérés comme essentiels à la médication réunissaient toutes chances de succès.

Le traitement a commencé 6 fois à l'entrée du malade, et 7 fois après 4, 6, 8 et 10 jours.

La fièvre a résisté 1, 2, 3, 4, 5, 8 et 11 jours, elle a disparu sans retour, une fois après la première dose, une autre fois après la seconde.

Un malade en prenant l'arsenic à dose croissante pendant 11 jours ne put jamais éviter son accès quotidien. Une autre fois, la gravité croissante de la fièvre nous força de revenir à la quinine après 5 jours.

La fièvre, qui avait été rebelle pendant 2 jours, revint une dernière fois après 48 heures d'apyrexie.

Les autres malades ont eu 4, 5, 7, 9 jours d'un repos plus ou moins complet, puis encore 1, 2, 3, ou 4 accès. 4 ont guéri sans quinine en 1, 2, 13 et 20 jours. Faut-il attribuer les deux premiers succès à l'arsenic?

En résumé, dans les conditions les plus heureuses, 9 malades sur 13 ont dû revenir au quinquina.

L'*arséniate de fer* et l'*arséniate de soude,* qui est plus soluble, furent essayés de la même façon dans la fièvre simple, attendu que rien encor n'autorise leur emploi dans

les accès pernicieux ; les résultats n'ont pas été plus satisfaisants.

TYPES.		Le traitement a commencé.	Il a duré.	La fièvre a résisté.	Elle a disparu	Elle a reparu.	Guérison sans quinine.	Guérison avec quinine.
		jour.	jours.	jours.	jour.	jours.	jour.	jour.
1	quotidien	le 1er.	8	»	le 1er.	»	le 1er.	»
2	Id.	le 1er.	8	1	le 2e.	le 3e.	le 2e.	»
3	Id.	le 1er.	11	11	le 12e.	»	»	le 12e.
4	Id.	le 1er.	8	3	le 4e.	6e, 7e.	»	le 12e.
5	Id.	le 2e.	5	5	le 6e.	»	»	le 6e.
6	Id.	le 1er.	8	2	le 3e.	7, 8, 9, 10e	le 13e.	»
7	Id.	le 2e.	20	7	le 8e.	33, 14e.	le 20e.	»
8	Id.	le 6e.	10	5	le 6e.	10, 11, 13e	»	le 17e.
9	tierce.	le 10e.	10	4	le 5e.	14, 16e.	»	le 30e.
10	Id.	le 4e.	10	2	le 3e.	8e.	»	le 33e.
11	Id.	le 1er.	10	3	le 4e.	9, 11e.	»	le 12e
12	Id.	le 8e.	10	2	le 3e.	12, 12e.	»	le 33e.
13	quarte.	le 4e.	12	7	le 8e.	13, 16e.	»	le 34e.

Effets notés pendant la médication arsenicale. — Alors même que le malade ignore ce qu'il prend, l'acide arsénieux ne tarde pas à exciter sa répugnance, et laisse une saveur de métal qui nous a fait choisir la forme pilulaire. A la dose de 4 ou 5 centigrammes, il occasionne parfois de la gastralgie, une sorte d'embarras abdominal avec légères tranchées. Presque toujours il excite la faim et semble donner une certaine facilité de mouvements locomoteurs. Toutefois la coloration de la face ne revient pas, il y a des malaises, des faiblesses, des pesanteurs aux membres pelviens, la chaleur de la peau baisse en même temps que le pouls et la respiration ; le plus souvent les effets curatifs sont nuls à la dose de 10 centigrammes.

Conclusion. — La prudence ne permet pas d'administrer l'arsenic seul dans les fièvres graves, au moins quand la vie est menacée ; il n'empêche pas la guérison des fièvres simples, mais ne la décide jamais si le malade reste au sein du foyer miasmatique ; il a de plus un inconvénient qui le fait repous-

ser s'il s'agit de cachexie : il est hyposthénisant, il augmente la faiblesse et le besoin de réparation. S'il peut couper la fièvre rebelle au quinquina, il arrive plus souvent que celui-ci recouvre son action curative après l'usage inefficace de l'arsenic, peut-être avec autant de sûreté qu'après avoir été suspendu pendant quelques jours.

L'arsenic peut réussir dans certaines affections du cœur ou des poumons entretenant un mouvement fébrile, indépendant du miasme; il est susceptible de guérir, comme tout agent énergique, ou substitutif ou vénéneux, comme l'iode, le cuivre, les mercuriaux, il ne possède aucune valeur antimiasmatique. Dans aucun cas, il ne saurait tenir lieu du quinquina; il n'est pas même un succédané au même titre que les amers, il est probable qu'une partie des guérisons qui lui sont attribuées, rentreraient dans la catégorie de celles qui sont amenées par le changement d'air et le bien-être matériel, en sorte que le fiévreux saturé d'arsenic, se trouve à peine dans l'état où le mettrait un bon régime continué pendant le même temps. Ne sait-on pas que les deux tiers des maladies guérissent naturellement, à la seule condition d'en suspendre les causes? Cette puissance médicatrice du temps, qui n'a pas l'honneur de toutes ses cures, a fait la fortune éphémère d'un grand nombre de substances qu'on oublie avec le même engouement qui les a fait adopter.

CHAPITRE IX.

NON-ANTAGONISME DE LA FIÈVRE INTERMITTENTE ET DE LA PHTHISIE.

Les rapports qu'on saisit entre les affections de la Guyane ont prouvé que la théorie de l'antagonisme de la fièvre paludéenne et de la phthisie, ébranlée pour le nord de l'Afrique, est en opposition complète avec les faits observés dans un autre hémisphère. Une maladie peut régner exclusivement dans une localité, mais en général deux endémies ne se ren-

contrent pas sans se modifier et se confondre ; chacune d'elles reprenant sa marche ordinaire aussitôt qu'elle est dégagée de l'élément qui masquait sa nature.

La Guyane est une terre d'alluvion où la végétation tropicale est activée par la chaleur et l'humidité; les détritus organiques mis à sec par le retrait des eaux, infectent l'air d'émanations putrides : voilà donc réunis à la plus haute puissance d'action, les éléments générateurs du miasme palustre. Eh bien! après la fièvre des marais, qui semble l'état normal de la constitution médicale, il n'est pas de maladie plus répandue à la Guyane que la phthisie, et sans doute celle-ci aurait plus de part dans la mortalité générale, si la cachexie ne prélevait sur l'enfance un large tribut. Cependant les Indiens qui habitent les hauteurs ne sont pas plus sujets aux pyrexies intermittentes qu'aux tubercules, en sorte que dans les conditions opposées à celles de la plaine, on voit les deux maladies s'atténuer et disparaître en même temps. Bien plus, il est constant que l'impaludation conduit à la phthisie, non-seulement sous l'équateur, mais encore dans le nord de l'Afrique et dans les pays marécageux de notre continent, par exemple, en Italie, dans la campagne de Rome ; en France, dans la Saintonge et dans la Bresse. Enfin l'intermittence apparaît à la tuberculisation des climats chauds, non moins que dans les accidents qui marquent ses progrès. La phthisie n'est-elle pas une vraie cachexie se rapprochant sur plus d'un point de celle des marais?

A Cayenne, aussi bien qu'en Algérie, les fiévreux de la garnison fournissent moins de pulmonies que les hommes de la condition civile, parce que le service militaire écarte les tuberculeux. La phthisie, si meurtrière pour les quartiers populeux de nos grandes cités, devient plus rare à la campagne, où se trouvent précisément les causes de la fièvre et les moyens prophylactiques de la phthisie. Or, l'armée d'Afrique a planté ses drapeaux sur tous les points de la conquête, elle a campé dans la plaine, au voisinage des marais; elle a dû souffrir de la phthisie beaucoup moins que des fièvres.

Le séjour dans certains pays marécageux, à température égale et douce, a soulagé les tuberculeux ; mais c'est uniquement le fait de l'air et du climat, sans participation du paludisme.

L'échange qui se fait entre la dysentérie chronique et la phthisie éloigne encore toute idée d'antagonisme : de même que celle-ci est accompagnée de diarrhée chronique et d'ulcérations intestinales, la dysentérie qui suit son cours finit rarement sans tubercules. L'exclusivisme n'est pas plus admissible entre la fièvre et la dysentérie, qui forment à peu près toute la nosologie des latitudes chaudes.

Si quelquefois la fièvre jaune a fait cesser la dysentérie, c'est qu'elle ne peut régner avec intensité sans modifier la constitution médicale, en absorbant les maladies courantes. Cette prépondérance appartient au genre épidémique et ne suppose pas un motif d'exclusion. En consultant mes souvenirs, je vois la dysentérie sévissant au fort d'Ulloa, malgré le *vomito* qui décimait les Mexicains. Nous la retrouvons plus tard à la Havane, au milieu de l'épidémie qui régna sur la frégate *l'Andromède* après l'ouragan de 1846, enfin le docteur Cornuel, de la Guadeloupe, nous a montré, dans la même salle de malades, la fièvre jaune, la cholérine et la dysentérie.

Concluons donc que l'antagonisme en pathologie est, comme la raison du plus fort, sans règle ni loi, et qu'en dehors des exceptions tous les maux qui affligent l'humanité, sous un parallèle donné, peuvent se développer côte à côte et sans aucune antipathie.

CHAPITRE X.

DES MALADIES DU FOIE.

Après avoir exploré les organes abdominaux chez tous les fiévreux de mon service, il est démontré pour moi que l'hépatite est peu commune à la Guyane ; je m'explique sur ce

point. Le foie devient centre de fluxion pendant la fièvre, alors surtout que le frisson est prolongé : outre la douleur qui ne manque jamais dans les accès violents, il existe un peu de tuméfaction à l'hypochondre droit, avec chaleur, soif, ictère et céphalalgie ; la glande est engorgée toutes les fois que le cours de la bile est entravé ; elle revient à l'état normal aussitôt que la bile est en circulation. Le foie est plus souvent congestionné par la dysentérie, par la suppression des sueurs, le refroidissement, les troubles digestifs ; mais, en dehors des engorgements consécutifs, je n'ai pas observé une hépatite à bord des bâtiments, ni dans la garnison à Cayenne. Il en est autrement dans l'intérieur de la Guyane et chez les malheureux qui manquent de bien-être et d'hygiène ; l'hypérhémie du foie non combattue devient permanente après la fièvre ; on a vu des abcès se former en deux jours, quand la purgation n'a pas détourné le mouvement fluxionnaire qui menaçait l'organe.

Nous avons dû porter une égale attention vers la rate, qu'on a voulu considérer comme le point de départ de la fièvre intermittente ; il nous a semblé que son rôle, subordonné à celui du foie, est, dans tous les cas, secondaire, passif, et que sa congestion durant l'accès se rapporte aux fonctions qu'elle remplit dans l'hématose. Aussitôt que le sang rouge est frappé de maladie, le système artériel se désemplit, les veines sont gorgées et le trop plein reflue dans les *diverticulum*, ainsi qu'on l'éprouve après la course et dans les maladies qui gênent l'hématose. L'induration et l'hypertrophie de la rate dans la cachexie sont la conséquence des congestions répétées, peut-être aussi d'un travail phlegmasique ou de ruptures déterminées par l'afflux du sang noir.

La différence qu'on observe à cet égard entre les habitants de Cayenne et la garnison, fait supposer que l'hépatite et les abcès ne sont dus qu'à l'incurie. Les engorgements viscéraux étant la conséquence de la fièvre, une médication active les prévient, les dissipe également après la maladie ; aussi les marins et les soldats soigneusement traités dans les hôpitaux n'en sont pas affectés.

La rareté de l'hépatite à Cayenne, ainsi que sa fréquence au Sénégal, dépend de circonstances opposées dans les deux climats. A la Guyane, où le sol, couvert de forêts, est inondé pendant huit mois, une belle végétation maintient partout l'humidité; la température moyenne annuelle de 28 degrés centésimaux préserve également de l'excès de chaleur et des transitions brusques; on doit à ces conditions le repos du foie et la guérison banale des dysentéries.

A Saint-Louis et à Gorée, le terrain sablonneux ne conservant pas l'humidité, l'air sec et brûlant contient plus de poussière que de vapeur d'eau; la température du jour est extrême; la nuit, elle est froide à cause du rayonnement. Des mouvements de l'atmosphère et des variations thermométriques résultent chaque jour des suppressions de sueur et des engorgements; la digestion languit, l'hématose est imparfaite et la fonction biliaire, activée dans les mêmes proportions. Le foie recevant en outre le contre-coup des irritations gastro-intestinales et cutanées, l'hépatite est endémique et se mêle à toutes les maladies.

Les causes de l'hépatite sont, avec l'infection miasmatique et la dysentérie, les troubles digestifs, les excès, la privation des végétaux frais, l'habitation dans les lieux bas, l'humidité, la viciation de l'air, les orages de l'été, la chaleur extrême, la fraîcheur des nuits, le froid subit, qui suspend les fonctions de la peau avec une telle rapidité que l'impression retentit immédiatement sur la région du foie.

La quinine est le préservatif des maladies du foie, qui sont liées aux fièvres des marais, leur traitement réclame en premier lieu les précautions de l'hygiène, un régime suivi avec peu d'aliments de facile digestion, une boisson aqueuse et bien tolérée, l'eau acidulée, gazeuse, alcaline, quelquefois des antispasmodiques; des lavements frais, des bains prolongés, des cataplasmes, des frictions. Les moyens thérapeutiques sont : les sangsues au siége en très-petit nombre, en applications répétées aussi longtemps que la tuméfaction et la douleur persistent; des ventouses simples ou scarifiées à

l'hypochondre droit, des purgatifs salins ou plutôt des laxatifs, et jamais des huileux. Les sels magnésiens, le petit-lait simple ou nitré, les bouillons et les sucs d'herbes, les vésicants, les moxas, les suppositoires, les onctions calmantes, les pédiluves répétés, plus tard un emplâtre de ciguë, de belladone et d'opium. Dans l'état chronique, la quinine, les extraits amers, le fiel de bœuf, les sels neutres, les dépuratifs, les eaux alcalines, mais avant tout le changement d'air.

CHAPITRE XI.

DE LA DYSENTÉRIE.

Ce n'est pas seulement par la fièvre et les cachexies que l'influence des marais se manifeste, la dysentérie est permanente à la Guyane; elle sévit dans les localités où les températures extrêmes sont diverses, quand la fraîcheur des nuits contraste le plus avec la chaleur diurne, elle se joint aux pyrexies pour constituer un état pernicieux, elle peut dégénérer en diarrhée chronique ou se terminer par la consomption.

Or, beaucoup d'hommes font des excès, abusent des fruits verts et du tafia, s'exposent au froid, suppriment leur transpiration, couchent en plein air, sans contracter la dysentérie. D'un autre côté, la plupart de ceux qu'elle atteint ne sauraient lui assigner une cause déterminée, mais ils viennent des campagnes avec la fièvre intermittente ; la dysentérie alterne ou coïncide avec les accès ; elle peut affecter un retour périodique et cède, comme la fièvre, au changement de climat. On est donc conduit à penser que le miasme peut suffire quelquefois à la génération de la dysentérie, c'est-à-dire que l'infection, portée sur la muqueuse, est capable d'amener la crise ou de l'entretenir à l'état chronique ; mais la dysentérie primitive existe bien souvent en dehors du paludisme, ainsi qu'on le voit aux îles de Rémire et du Salut. Générale-

ment elle est sans fièvre et n'entraîne pas ordinairement la mort, quand elle est simple et libre de complications.

La dysentérie n'est pas une maladie toujours semblable ; elle est simple et bénigne alors que l'irritation est portée sur le point de la muqueuse qui a reçu l'impression d'une substance indigeste ou qui est devenu le siége de la fluxion. Dans les cas graves, une infection humorale ou extérieure se joint au travail morbide et peut se transmettre avec la forme épidémique, il y a fièvre, état malin, typhoïde ou cholériforme.

Le siége de la dysentérie est invariablement le gros intestin et d'abord la partie inférieure; elle ne s'étend pas au delà quand elle reste à l'état aigu, elle change de nature et d'aspect en devenant chronique. Jusque-là, l'estomac ne donne qu'exceptionnellement des signes de souffrance, et quand la langue indique une altération des premières voies, c'est qu'il existe un embarras gastrique accidentel; ordinairement c'est la seconde digestion qui fait défaut, les aliments sont expulsés dans l'état où l'intestin les a reçus.

Suivant le docteur Fouquet, l'étendue et le siége de la dysentérie correspondent d'abord aux lésions du grand sympathique ; la cause agissant sur le plexus hypogastrique, elle atteint le rectum, le côlon est envahi quand le plexus mésentérique est affecté ; il attribue l'iléus à l'impression ressentie par le plexus solaire.

Les téguments et le foie absorbent, dans les climats chauds, l'importance physiologique appartenant aux reins et aux poumons sous un ciel tempéré : les principes carbonés que l'hématose ne détruit plus sont en excès dans le sang veineux, dans la bile, et vont influencer la partie du canal où se fait le départ des excréments, celle qui reçoit l'action des matières âcres, des poisons septiques; à ce foyer vont retentir les irritations de l'appareil digestif, le refroidissement subit, l'état bilieux, les fluxions, les sécrétions morbides, les congestions, les troubles nerveux, l'agacement des filets ganglionnaires... Tels sont les éléments de la dysentérie, qui est pour nous une sorte de névrose infectieuse ou simple, avec irritation fluxion-

naire du gros intestin, exhalation sanguine et spasme convulsif. Un de ses caractères propres, celui qui met sur la voie du traitement, mais souvent aussi le plus méconnu, c'est la perversion des mouvements péristaltiques de l'intestin, dont l'effort se porte uniquement vers le bas.

La dysentérie est déterminée par les irritations produites directement ou sympathiquement sur le tube digestif et ses annexes : les poisons, les aliments mauvais, l'eau saumâtre ou chargée de sels terreux, de débris organiques ; l'abus des fruits, de l'alcool, des vins fraudés ; elle est déterminée encore par la chaleur, qui accroît l'orgasme hépatique et dénature les sécrétions, par le froid, la suppression des sueurs, l'humidité, le vent, les vicissitudes atmosphériques, par l'influence des marais, par les miasmes résultant de l'agglomération, de l'air vicié capable de produire une action délétère sur l'économie. Elle est excitée par la misère et les passions tristes, elle est souvent la conséquence des troubles digestifs, des excès trop communs chez l'Européen nouvellement débarqué, enfin des modifications que l'organisme doit subir pour s'habituer au nouveau milieu qu'il rencontre. Le grand sympathique et les filets rachidiens, irrités sur la muqueuse, amènent promptement le spasme intestinal et, par suite, la fluxion et l'engorgement du système nerveux abdominal. Le mouvement péristaltique perverti et douloureux, exagéré dans un sens, arrêté par une contraction clonique et poussée quelquefois jusqu'à l'occlusion du rectum, tel est le point de départ des coliques, des tranchées, du sang exprimé dans le spasme et mêlé très-intimement aux mucosités des selles. Cette exhalation n'est pas un indice fâcheux ; bien plus, toutes les affections appelées dysenteries ne sauraient mériter leur nom. Il arrive souvent que la veine-porte engorgée verse le trop-plein dans les vaisseaux hémorrhoïdaux, le sang coule en abondance et n'est pas mêlé aux déjections. Malgré le ténesme et la fréquence des évacuations, cette hémorrhagie préventive est un bienfait. Dans la dysentérie vraie, aussitôt que le canal est débarrassé des matières qu'il contenait, ce qui parfois arrive à

la fin de la maladie, il ne laisse passer que des mucosités sanglantes, sur lesquelles toute la contractilité de l'intestin s'épuise à vide en provoquant un ténesme douloureux.

La dysentérie, qui n'est pas enrayée, gagne peu à peu la partie supérieure du côlon et sollicite le foie qui est souvent frappé du même coup, qui peut être la source du mal, en sorte que, engorgement hépatique et flux de sang deviennent solidaires; ils alternent et s'aggravent réciproquement. Les maladies du foie entraînent la dysentérie, celle-ci a rarement de l'intensité sans intéresser le foie, lequel peut abcéder par suite de fluxion; en un mot, les deux affections, liées par une intime relation de causalité, conservent rarement une complète indépendance. M. Pidoux a dit avec un sens profond, que la dysentérie et la diarrhée se répugnaient. La première est une espèce de constipation spasmodique où l'évacuation normale est remplacée par des sécrétions de mucus, de bile et de sang, tandis que l'apparition de la matière diarrhéïque est un signe de guérison. D'ailleurs, l'aspect des selles ne varie pas moins que les modifications actuelles de l'économie; aussi toute appréciation basée sur l'apparence est vicieuse et sans intérêt. Ce qu'il importe d'examiner, c'est l'intestin, le foie, les complications, la fièvre, l'état général, et s'il se peut le point de départ. Quand la seconde digestion se fait bien, l'action du foie rentre dans ses limites, le spasme cesse et la défécation se rétablit; la dysentérie dès lors n'existe plus.

L'ulcération n'est pas essentielle dans la dysentérie aiguë, bien qu'elle appartienne à l'état chronique et ne soit pas rare dans la diarrhée. Toutefois elle peut se former dès les premiers jours suivant certaines dispositions :

1° A mesure que le sang est exprimé dans le spasme, les follicules contractés se dépriment, se creusent à la suite d'un travail d'élimination; la membrane est tachée de points noirs, d'une sorte de pellicule ou de bourbillon qu'on a pris pour une eschare. Ce sont des ecchymoses, de petits caillots sanguins. Ces points noirs sont l'origine de l'érosion qui se creuse et s'élargit en réunissant plusieurs follicules.

2° La muqueuse frappée de phlegmons diffus est soulevée par une couche de pus, et montre çà et là des reliefs produits par une matière analogue à celle des pustules.

3° En se confondant les ulcérations peuvent découvrir la membrane musculaire ; à la suite du phlegmon sous muqueux, on a vu la suppuration détacher au loin la membrane qui peut glisser, s'invaginer, se déchirer, obstruer le canal et former les débris, les anneaux, les tubes complets entraînés par les selles ; enfin, la chute d'une eschare ou le progrès de l'ulcération amènent quelquefois la péritonite et la perforation.

L'ulcération dans la dysentérie chronique a lieu de la même façon ; mais sur un organe infiltré, réduit, érodé par la suppuration, elle est à bords plats, quand l'engorgement vasculaire a disparu. Il n'y a plus de ces péritonites partielles qui pelotonnent l'intestin ; on voit des dépressions qui résultent de l'émaciation et de l'usure propres à la phthisie intestinale ; en effet, la dysentérie dont la marche chronique n'est pas entravée peut conduire à la tuberculisation.

Le moyen qui réussit le mieux contre la dysentérie est celui qui agit sur l'appareil digestif, sans appauvrir le sang. Arrêtée au début par une crise imitant un effort naturel, elle disparaît avant de porter atteinte à la nutrition ; il n'y a pas de convalescence, et la chronicité, qu'on doit souvent reprocher à l'imprudence ou au traitement, n'est plus l'ordinaire et fatale terminaison de la maladie.

A l'époque où la matière médicale était absorbée par la lancette et les sangsues, la saignée poursuivait au détriment du malade un élément qui n'existait pas ; la dysentérie persistant sous une autre forme, on la combattait jusqu'à produire l'anémie ; on arrivait à l'état chronique, et les selles devenaient séreuses, quand le sang perdait ses principes colorants ; le patient quittait l'hôpital, pour y rentrer plus affaibli, il succombait à la diarrhée, à l'ascite, à la phthisie ; mais dans la statistique des hôpitaux on comptait autant de maladies et de succès que de récidives. A bord des navires-hôpitaux, j'ai reçu des

soldats, qui étaient à la quinzième, à la vingtième rechute ; ils mouraient dans les ports ou à la mer, tandis que la statistique coloniale enregistrait vingt guérisons.

L'expérience apprend à ménager le sang sous l'équateur ; elle veut que la saignée se borne aux ventouses scarifiées sur le trajet du côlon, à quelques sangsues, quand le rectum est sensible ou fluxionné.

L'ipéca est à la dysentérie ce que la quinine est à la fièvre intermittente ; il guérit en vertu de son action dynamique spéciale au moins autant que par le vomissement ; il rétablit le cours normal du mouvement péristaltique ; il suffit dans tous les cas simples, qui sont de beaucoup les plus nombreux ; les formules composées pour son administration ne sont guère heureuses. L'opium, qui calme la douleur et diminue les sécrétions, agit d'autant mieux qu'il n'est modifié par aucun mélange.

De toutes ces préparations, la plus simple est donc la plus sûre ; la méthode brésilienne est préférable en certains cas, parce qu'elle n'emploie pas le ligneux. Il est rare que 2 grammes de poudre administrés à la fois pendant 3 jours ne guérissent pas une première atteinte de dysentérie sans fièvre ; on ajoute avantageusement les demi-bains, les cataplasmes, les fomentations, des quarts de lavement d'albumine ou d'amidon laudanisés. On prescrit la diète absolue pour le même temps, mais la privation de boisson n'est pas indiquée, s'il y a chaleur vive ou copieuses déperditions.

La meilleure tisane est l'eau sucrée, albumineuse, aromatisée, l'infusion de menthe ou d'oranger, la solution de gomme ou de coing ; mieux vaut encore la décoction blanche de Sydenham, pure ou laudanisée.

Quand les selles ne changent pas, ce qui n'arrive guère sans complication ou sans fièvre, on essaie la potion brésilienne, ou la poudre à doses fractionnées, on porte l'opium jusqu'au narcotisme, on rend les clystères astringents par le sulfate d'alumine ou l'acétate de plomb, le quinquina, le palétuvier, le cachou, le ratanhia, le colombo, les feuilles de

cajou, le simarouba... La thériaque ou le diascordium, à l'entrée de la nuit, complètent la prescription.

C'est surtout quand la langue est saburrale que l'ipéca se montre héroïque, l'embarras intestinal peut céder aux purgatifs salins, mais jamais aussi complétement, car l'ipéca produit presque toujours la double évacuation et ne fatigue pas.

J'ai donné bien souvent comme tisane et pour tout traitement 4 ou 6 grammes de sulfate de soude dans une décoction aromatisée. Enfin l'état nerveux ne résiste pas à l'opium qui modifie les sécrétions, le mouvement convulsif et la douleur; aussi je ne comprends pas qu'on ait voulu proscrire l'opium dans la dysentérie. Quand il échoue, il est douteux qu'il ait été pris à doses capables de produire son action physiologique; la dose doit se mesurer à la douleur et aux difficultés qu'éprouve l'absorption. Avec 10, 15, 20 centigrammes d'extrait thébaïque ou l'équivalent de laudanum, les selles se modifient aussitôt que la somnolence est obtenue, et ce moyen si facile est encore le plus sûr de tous ceux qu'on oppose à la période chronique. J'ai employé cette médication à peu près exclusivement, et je n'ai pas perdu un seul malade qui n'ait présenté quelque grave complication, telle que fièvre pernicieuse ou typhoïde, et ces cas sont très-rares.

L'ipéca ne fait jamais acheter la guérison, tandis que le calomel, qui remplit une indication particulière, expose à la salivation, et ruine les forces. C'est plutôt chez les riches constitutions d'Europe ou dans les cas désespérés qu'il est véritablement héroïque. Ordinairement la médication dépasse le but et peut laisser une maladie plus grave que la dysentérie. Nous avons vu des convalescences de deux mois suivre une ou deux prises de calomel.

Les pilules de Segond sont utiles seulement à cause de l'ipéca, de l'opium, et, malgré le mercure, leur effet est nul souvent, nuisible quelquefois, et toujours incertain.

L'estomac conservant ses facultés, une longue diète affaiblirait l'organisme sans atteindre la cause du mal, elle n'est donc pas de rigueur même à l'état aigu; cependant nos ma-

lades privés d'aliments et de boissons pendant trois jours, étaient au régime maigre avant de revenir à une alimentation substantielle, quand les selles indiquaient de bonnes digestions. Ainsi traités sans effusion de sang et promptement réparés, ils échappaient aux vieilles diarrhées avec ascite et anémie, dont le retour en France est loin d'assurer la guérison.

Les dysentéries rebelles prennent quelquefois la forme chronique dès le début ; cela tient aux antécédents, aux dispositions particulières bien plus qu'à la maladie qui est aiguë de sa nature, au point qu'elle perd son caractère en vieillissant. La dysentérie chronique n'a plus rien de l'état primitif ; c'est la diarrhée entretenue par l'ulcération, et l'émaciation tuberculeuse ; elle atteint les sujets débilités par la fièvre et sa gravité dépend de leur constitution. Les selles, presque sans douleur et beaucoup moins fréquentes, sont liquides, grises, bilieuses, purulentes, lientériques, fétides, mêlées de débris muqueux semblables aux lavures de chairs corrompues ; elles sont provoquées par l'ingestion des aliments et des boissons, par le froid, la pression du ventre et le moindre mouvement.

Nous arrivons aux véritables difficultés du traitement ; on a pu dire avec quelque raison que la dysentérie chronique est incurable, il faut lutter contre la faim et le mauvais état de l'estomac qui devient une vraie dyspepsie, avec atonie croissante et tendance à l'émaciation.

Quand la muqueuse a perdu son ressort, il faut unir à l'ipéca le tannin, l'alun, l'acétate de plomb, le nitrate d'argent, l'opium, le quinquina... d'autres fois on produit une commotion salutaire au moyen des purgatifs, des sels neutres, de l'aloës, de l'huile de ricin, et c'est probablement à une crise de ce genre que l'on peut attribuer la guérison produite par un excès. Hâtons-nous de dire que la plupart des malades, qui obéissent à leur appétit, périssent misérablement. Les uns se pressent de le satisfaire à tout prix, les autres vont chercher la réparation dans l'alcool qui cause au moins indirectement la dysentérie et certainement ses rechutes. Or, ce n'est pas seulement la boisson qu'il faut accuser, mais encore les suites

de l'ivresse ; on a vu des ivrognes épargnés dans une épidémie, et cette impunité, beaucoup trop vantée, encourage les excès, mais il est reconnu que les buveurs ne résistent pas longtemps ; ils manquent de force vitale.

C'est surtout au changement d'air, à l'hygiène, au régime et au temps qu'il faut demander la guérison des maladies chroniques ; on réussit quelquefois avec une alimentation maigre ou réduite à la plus grande simplicité, les féculents, les albumineux, la diète lactée.

Dans les cas réfractaires, nous employons un cataplasme aromatique et les fumigations, le vinaigre chaud, les frictions cantharidées, les scarifications de l'abdomen, et la pommade stibiée sur une grande étendue ; à l'intérieur, la belladone et l'opium, les potions camphrées, musquées, les pilules d'alun et d'acétate de plomb avec l'opium, le tannin, la noix vomique et la strychnine, en dernier lieu des quarts de lavement avec 25 ou 30 centigrammes d'azotate d'argent. Nous avons obtenu par l'ergot de seigle un succès inespéré.

CHAPITRE XII.

DES COLIQUES SÈCHES.

La colique sèche ou végétale se rattache encore à l'endémie palustre, elle règne exclusivement dans les pays marécageux situés sous le tropique, et la fièvre intermittente à laquelle on la voit succéder paraît ordinairement en être le point de départ. Elle atteint les sujets débilités qui ont subi l'influence des marais, les anémiques disposés aux maladies du foie, à l'intermittence, à la cachexie ; enfin les commotions, le refroidissement, l'intempérance et la colère ont été notés comme causes occasionnelles sinon déterminantes des accès. La maladie apparaît comme une névrose tenace, et cède rarement dans les lieux où elle a pris naissance. Elle est plus fréquente durant les pluies, précisément pendant la saison

fraîche où les accès pernicieux perdent leur gravité, où se réveillent les fièvres anciennes, la diarrhée, le rhumatisme, le catarrhe bronchique, où se produit le tétanos....

La première attaque est précédée par des malaises, des troubles variés de la digestion ; douleurs vagues, bouche amère, sèche, pâteuse ; nausées, vomissements, borborygmes, embarras intestinal et constipation. Une fois établie, la colique revient à des intervalles rapprochés à la suite de suppressions sudorales, d'excès. Les symptômes dominants sont : la douleur, les crampes, la rachialgie, la constipation, l'ictère, la dysurie, les vomissements acides ou bilieux, le pyrosis, le froid, l'altération des traits, la sécheresse de la peau, le ralentissement du pouls et consécutivement, l'anémie, la rétraction des fléchisseurs et la paralysie des extenseurs.

Les coliques continues, ou rémittentes comme les affections nerveuses miasmatiques, sont quelquefois augmentées par la pression des mains. Ce sont des éclairs de douleur, des sensations atroces de déchirement, de constriction, de brûlure et de froid. Les intestins semblent noués, tiraillés, distendus, cependant les mouvements péristaltiques sont abolis.

Partant du centre épigastrique ainsi que d'un foyer, les coliques s'irradient dans toutes les directions, au cœur, aux poumons, aux lombes, vers les reins, au bas-ventre ; elles embrassent toute la région abdominale et se concentrent vers un point avec une violence extrême, à l'épigastre, à l'ombilic, au-dessus des pubis, vers l'hypocondre et suivant les expansions du grand sympathique, en sollicitant le cri de douleur spécial aux organes qu'il anime : tranchées, ténesme, épreintes, gastrodynie, colique néphrétique, hépatalgie, douleur iléo-scrotale et rétraction des crémasters, spasme du diaphragme et des parois thoraciques, dyspnée, suffocation, cardialgie, nausées, vomissements, céphalalgie, perversion des sens. La souffrance est portée jusqu'au délire, à la fureur, aux hallucinations, à la syncope, aux convulsions épileptiformes. On voit le malade s'agiter en poussant des cris, se pelotonner,

se coucher en travers, se jeter sur le plancher, se tordre avec une effrayante expression d'angoisse, la face grippée, l'œil abattu, la peau froide et couleur de cire. La crise est suivie de prostration générale avec inertie des principaux appareils, anesthésie partielle, engourdissement des membres inférieurs; elle revient peu de temps après avec des sensations nouvelles, sans laisser un moment de calme parfait, jusqu'à ce que les fonctions intestinales soient rétablies. Si la guérison n'a pas lieu, la colique aboutit à une sorte de cachexie paralytique avec anémie, contracture et déformation des extrémités.

La constipation qui précède et suit la colique est invincible avant trois ou quatre jours au moins, et douze ou quinze alors qu'elle n'est pas combattue, le paroxysme est accompagné de rétractions des parois abdominales qui sont tendues comme une toile ou rétractées vers les lombes, d'autres fois empâtées sur quelques points et sonores vers d'autres. Cette contraction s'étend au sphincter qui oppose un obstacle insurmontable à la défécation tandis que le développement du gaz entretretient un météorisme pénible et gêne la respiration. Quand la détente a lieu, le spasme cesse et les derniers anneaux du rectum sont relâchés.

Les matières, expulsées avec des efforts infinis, sont ovillées, noires, dures, sans odeur, sèches, quelquefois enveloppées de mucosités sanglantes. Il n'y a jamais de fièvre ni de chaleur pendant l'accès; le pouls est d'autant plus lent, petit, concentré, que la douleur est plus vive; il baisse dans le paroxysme et s'élève dans la rémission. Cet état si remarquable du pouls toujours en concordance avec les symptômes décrits suffit pour indiquer la nature de l'affection.

Le malade est tourmenté par l'insomnie, le hoquet, les nausées; les vomissements mêlés d'aliments, puis jaunes, bilieux, vert foncé, sont provoqués par l'impression de l'air, par les mouvements, l'ingestion du liquide et le retour de la colique. L'estomac est fermé par une contraction qui n'admet aucune tolérance si ce n'est dans les moments de calme, et encore, la digestion ne se faisant pas alors, la boisson qui

n'est pas absorbée, pèse longtemps et finit par être rejetée.

La langue est sale, grise, humide, et bientôt couverte d'un enduit verdâtre limoneux, la bouche est pâteuse, l'haleine fétide, ainsi qu'on le remarque après l'abstinence prolongée ; mais nous n'avons jamais vu dans le liséré gengival un témoignage de la présence du plomb, et, malgré l'analogie de symptômes qu'il faut reconnaître à cette maladie avec la colique saturnine, on chercherait en vain à en trouver l'origine dans l'absorption du métal.

L'ictère est un des phénomènes initiaux ; il manque rarement à la face, au sillon naso-labial, à la conjonctive, et ne gagne le tronc qu'exceptionnellement

Chaque malade accuse un point douloureux spécial et permanent qui s'exaspère à tous les accès, tels que crampes, lumbago, névralgie lombaire, iléo-scrotale, hypocondriaque, étouffements, cardialgie, constriction spasmodique du thorax ou suffocation ; il est de ces douleurs qui n'ont ni siége ni caractère particulier.

Quand le mal persiste, une série de phénomènes plus sérieux résulte de l'atteinte plus grave que subit l'organisme à mesure que l'irritation nerveuse envahit le grand sympathique, la moelle et le cerveau. La face est jaune terne, le malade a perdu son courage et sa force, il éprouve dans les muscles, dans les jambes, une faiblesse croissante qui ne permet pas de supporter le poids du corps ; c'est l'indice de la paralysie qui commence aux mains et peut s'étendre aux membres pelviens, aux muscles respirateurs, à la vessie... La voix s'éteint, l'émission de la parole éxige un effort pénible, il survient un état de maigreur et d'anéantissement subit.

Qu'est-ce que la colique sèche ? A-t-on confondu plusieurs maladies sous le même nom ? Le miasme végétal produit-il à la longue des effets semblables à ceux déterminés par l'absorption des métaux à l'état moléculaire ? On est porté à le croire en voyant frappés de coliques les hommes soumis à l'influence des marais ; dans ce sens elle serait moins une maladie aiguë qu'une cachexie ; mais il faut invoquer une autre

condition que le miasme : en effet la colique sèche est fréquente en certains lieux marécageux et plus rare dans d'autres, elle affecte relativement un petit nombre de fiévreux, et nous l'avons observée chez des sujets qui n'avaient pas eu la fièvre intermittente.

Si la constipation et l'absence des sécrétions intestinales prouvent la suspension des actes organiques, d'autre part l'intensité de la douleur montre une irritation des nerfs sensitifs, une sorte de tétanos intestinal plus voisin du paroxysme nerveux que de l'accès intermittent. Il existe à la fois deux manifestations nerveuses, celle du grand sympathique et celle de l'axe cérébro spinal ; deux phases distinctes, l'une d'irritation qui marque les premiers accès, et l'autre d'inertie qui paraît dans les suivants. On peut donc regarder la maladie comme une double névrose au moins influencée par l'atmosphère des marais.

Je n'ai pas eu l'occasion de faire une autopsie, mais il est douteux qu'elle ajoute beaucoup aux données fournies par les symptômes.

Traitement. — Dans la colique sèche, il faut considérer la douleur et la constipation. La première peut donner la mort, la seconde est sans danger immédiat. On provoquerait vainement l'évacuation, tant que l'éréthisme nerveux n'est pas abattu ; il serait même dangereux d'administrer autre chose que des laxatifs ; mais s'il y a de l'embarras gastrique, on ouvre avantageusement la médication par l'ipéca ou la tisane émétisée. Après le vomissement, le malade est placé dans un bain que l'on renouvelle fréquemment ; il y trouve un soulagement prompt, fugace ; mais l'agitation à laquelle il est en proie l'oblige à changer incessamment de place. La détente est soutenue par les bains d'enveloppe, les demi-bains, les infusions, des onctions de baume-tranquille, des lavements huileux opiacés, des cataplasmes, des ventouses, des sinapismes, des vésicatoires sur l'abdomen et les régions lombaires ; par l'éther et le chloroforme, en inspirations, en liniments, en potions ; par la belladone et l'opium à dose nar-

colique; par des lavements de tabac répétés huit ou dix fois jusqu'au vertige; enfin, quand le spasme est vaincu : tisane royale, eau de séné, lavements de mélasse et de lait, aloès et calomel, huile de croton en pilules, en lavements, en suppositoires.

L'entéralgie cède inévitablement au chloroforme qui stupéfie les nerfs sensitifs en laissant aux filets ganglionnaires toute leur liberté. On peut sans crainte en donner par intervalles rapprochés quatre ou six gouttes sur du sucre ou bien 2 grammes en potions. Le chloroforme arrête un éclair de douleur, et cet effet s'obtient chaque fois qu'on veut soulager; il produit une sorte d'ivresse que le malade recherche avec passion. La colique sèche n'étant pas seulement une sensation douloureuse, l'anesthésie ne remplit qu'une indication, mais incontestablement la plus pressante, elle donne du calme et c'est peut-être en ménageant la sensibilité qu'elle prévient la paralysie.

Après avoir appliqué la belladone au traitement de la colique sèche et des névralgies, j'adoptai le chloroforme qui s'offrit tout d'abord comme anodin par excellence; plus tard, encouragé par le travail du professeur Fonssagrives, j'étudiai comparativement la belladone et les opiacés. La première fut donnée le même jour à trois malades sous forme d'extrait. M. S..., qui subissait un accès des plus violents, prit sans effet marqué 10 pilules de 5 centigrammes, il fut soulagé par l'opium et les lavements de tabac. Le lendemain, je reviens à l'opium; quand les douleurs se réveillaient, la belladone avait si peu d'action qu'il fallut revenir au premier moyen. Tandis que le narcotisme opiacé n'avait rien de pénible, il semblait que la belladone était incertaine et mal supportée à raison des inconvénients qui lui sont propres. 5 ou 6 grammes de laudanum, pris en peu de temps, amènent la torpeur, la somnolence et quelquefois des hallucinations pleines de charmes. On sait avec quelle facilité l'opium est toléré dans les affections douloureuses; il faut toujours le mesurer sans crainte à l'intensité du mal, et quand il ne calme pas,

c'est qu'on n'a pas produit son action physiologique, sans laquelle on ne peut compter sur un médicament. J'ai pu donner graduellement jusqu'à 1 gramme 25 centigrammes d'extrait d'opium pour un rhumatisme général qui guérit sans autre médication.

En résumé, dans les paroxysmes :

1° Éther et chloroforme, 2 grammes de chacun pour 60 de véhicule, ou mieux, parties égales mélangées pour inhalation, lavements de tabac assez chargés pour déterminer le vertige, et opium jusqu'au narcotisme ;

2° La sinapisation, les grandes ventouses, les frictions, les vésicatoires.

3° Quand on parvient à émousser la sensibilité, le malade souffre encore, mais il n'a plus ces intolérables déchirements qui lui donnaient la crainte et les angoisses de la mort ; il sommeille et le repos qui prévient l'épuisement nerveux, dispose à la purgation. C'est le moment d'insister sur l'eau émétisée, les pilules d'aloès, de calomel et de savon. L'huile de ricin additionnée de 4 ou 6 gouttes de croton, la tisane royale, etc., tout réussit quand l'intestin laisse passer quelques matières. Après avoir employé les drastiques sans résultat, nous avons mainte fois obtenu l'évacuation par une série de lavements froids, aussi abondants que le malade pouvait les supporter. L'émétique réussit très-bien malgré les vomissements ; enfin, si rien ne peut vaincre la constipation et la colique, on couvre les lombes et l'abdomen de vésicatoires camphrés morphinés, de sinapismes chauds, dont l'effet moins lent est susceptible de graduation.

Il est de rigueur que le traitement se prolonge quelque temps après la guérison, car les accidents ne tardent pas à se réveiller, tant que la liberté du ventre n'est pas définitivement établie.

Après quelques rechutes, le changement d'air est le seul moyen d'éviter la mort ou la paralysie. Enfin, rien ne me paraît mieux approprié aux convalescents que les eaux sulfureuses. Grâce au docteur Campmas, j'ai retrouvé guéris à

l'hôpital de Baréges, deux soldats que j'avais renvoyés de Cayenne avec une rétraction permanente des fléchisseurs. Les bains sulfureux essayés dans mon service avaient eu peu de succès.

CHAPITRE XIII.

DES MALADIES DU POUMON.

La fraîcheur et l'humidité surprenant les bronches et la peau vers la saison des pluies, l'endémie est compliquée d'un état catarrhal qui peut simuler la phlegmasie chez les hommes nouvellement débarqués. Il en résulte une fièvre éphémère, une sorte de grippe dont l'excitation se porte sur toutes les muqueuses ; parfois, chez les Noirs, cette influence se traduit par une pleuro pneumonie à marche insidieuse et grave. On faisait allusion à ces accidents, quand on parlait de fièvre jaune sporadique : ils n'ont aucun rapport avec cette maladie et ne constituent pas même un danger, si l'intermittence est combattue à temps. Les symptômes ordinaires sont : Un mouvement fébrile exaspéré la nuit, céphalalgie frontale, injection des yeux, constipation et dysurie, sensation de chaleur et d'arrachement sous le sternum, voix rauque et toux pénible, angine, otite et coryza, douleurs à l'épigastre, aux membres et aux reins, diarrhée ou constipation... Le traitement consiste en vomitifs, pédiluves sinapisés, cataplasmes sur le thorax, juleps gommeux, boissons émollientes jusqu'à ce que l'urine soit claire et la transpiration bien établie. Quelques sangsues au sommet de la poitrine, et par-dessus tout le quinquina, suivant cette loi, peut-être sans exception à la Guyane, que toute maladie est entachée d'intermittence.

Les catarrhes bronchique et laryngien sont très-communs chez les Créoles qui résistent moins au froid et s'enrhument souvent; la phthisie aiguë, qui enlève un tiers de la population, galope toujours et voit rarement deux hivers. On comprend qu'un poumon étroit ou engoué par un travail fluxion-

naire est en souffrance dans un milieu peu oxygéné. La combustion pulmonaire est insuffisante à neutraliser les principes carbonés qui sont en excès, la respiration est précipitée, la fièvre est continuée chez les tuberculeux et la sueur nocturne épuise encore plus promptement que la diarrhée. Pour ces motifs, nous hâtions le renvoi en France des catarrheux qui toussaient au commencement des pluies.

J'ai vu arriver dans nos stations navales des soldats et des marins que l'on avait destinés au service des colonies, parce qu'ils étaient menacés de tuberculisation. Ce choix paraît dicté par une pensée bienveillante, mais ceux qu'il atteint ne revoient plus la France, et bon nombre de conscrits sont affectés de pulmonie avant la fin de leur congé. On recrute ainsi pour l'hôpital, en chargeant l'effectif de non-valeurs qui ne paraissent pas sous les drapeaux. Cela vient de ce qu'au point de vue prophylactique on a souvent confondu les climats chauds avec les climats tempérés, comme si la chaleur extrême ou continue favorisait la nutrition et l'hématose.

Sous les latitudes moyennes, la richesse du sang est en rapport avec l'énergie de la respiration ; vers l'équateur, le soleil émet des rayons verticaux pendant toute l'année; il en résulte une démarcation moins tranchée dans les saisons, une température élevée qui donne un caractère propre à la terre, à la végétation, aux tempéraments, aux maladies. Le sang est appauvri par défaut d'oxygène, et l'étranger promptement affaibli par les sueurs, va perdre, avec sa capacité respiratoire, et sa coloration et ses forces physiques. En s'acclimatant, il subit un premier degré de consomption et d'atrophie. Mais l'air tropical n'est pas seulement raréfié par le calorique, il est encore imprégné de vapeur et de miasmes végétaux qui ne sont pas inoffensifs, car l'impaludation conduit à la phthisie. En arrivant à Cayenne, on croirait tomber dans la cour d'un hospice, et tout ce que doit espérer un colon dans les meilleures conditions de salubrité, c'est de ne pas mourir. Ne sait-on pas que les familles créoles n'ont jamais pu multiplier sans se croiser, se régénérer avec le sang européen ?

Les maladies chroniques du poumon sévissent dans les climats chauds, particulièrement dans les localités refroidies par la brise. Leur fréquence est partout en rapport avec l'humidité de l'air, et cette relation se maintient dans le Nord, car la phthisie, peu commune en Russie, dans la Norwége et le Danemark, est fréquente en Angleterre et dans les Pays-Bas. Il en résulte que les tuberculeux ne guérissent pas dans les latitudes élevées, mais seulement vers les parallèles moyens, également préservés des excès de température et de l'humidité.

Inspiré par ces convictions, j'émettais le vœu que les convalescents des colonies fussent dirigés vers Toulon, pendant l'hiver, comme mesure complémentaire du rapatriement par le navire-hôpital, et seul moyen d'en recueillir les fruits. Toutes chances de navigation balancées, la traversée moyenne est aussi prompte à destination de Toulon qu'à celle de Brest; mais quand il y aurait une différence, la considération capitale est relative au but final du service hospitalier; or, le mouvement d'une mer agitée ne convient pas aux convalescents, les voyages d'hiver sont plus meurtriers que ceux de la belle saison, l'atterrissage est funeste aux sujets trop débilités pour réagir contre le froid, enfin un certain nombre de fiévreux, épargnés à l'approche du rivage, sont enlevés dans les premiers jours qui suivent l'arrivée... Ces inconvénients seraient au moins atténués si la frégate-hôpital évitait le golfe de Gascogne en pénétrant dans la Méditerranée.

Pour Laënnec, l'influence maritime est le meilleur préservatif de la phthisie. Effectivement, le voisinage de la mer a suffi quelquefois pour garantir des jeunes gens qu'une disposition acquise ou innée semblait vouer à la consomption. Ne voyons pas ici l'effet du sel marin, qui n'existe pas dans l'atmosphère, mais le bénéfice d'une température égale et moins froide que celle de l'intérieur. Notons à ce propos que la côte de Bretagne est plus chaude en hiver que la plupart de nos départements, attendu qu'un ciel brumeux ne comporte jamais un grand froid. C'est uniquement à la mer, ou bien

sur le rivage, à la suite du vent, que l'air devient salin, et nous avons constaté qu'il est nuisible aux tuberculeux. C'est surtout dans la zone des orangers, sur les bords méditerranéens, que l'atmosphère a le degré de chaleur et de pression qui la rend favorable au repos des organes souffrants. Ce repos, il faut l'obtenir à tout prix ; l'intégrité d'un appareil ne peut se conserver sans le calme et la douceur de son excitant propre ; c'est surtout dans un air tiède et pur que les maladies pulmonaires sont guéries ou modifiées. Le ralentissement de la respiration est l'artifice que la nature emploie chez les hibernants pour modérer la combustion pulmonaire et prévenir l'affaiblissement général ; c'est de même au silence prolongé que des personnes armées de volonté ferme ont dû la guérison d'affections pulmonaires. L'uniformité des agents extérieurs, dit le docteur Bonnet, de Lyon, est la loi « de « calme pour les organes quels qu'ils soient ; devant l'œil « qu'on veut reposer, on place un verre qui communique aux « objets une couleur toujours la même ; les aliments permis « dans une irritation des voies digestives ne sont pas variés, « l'air que respire un poumon enflammé doit être constam- « ment tiède. »

Grâce au régime, à l'exercice, à la régularité de la vie, les marins obtiennent à la mer un accroissement de vigueur et de santé ; nous l'avons vu dans toutes nos traversées ; mais les tuberculeux succombaient dans le même temps avec la rapidité observée dans les maladies aiguës. Les phthisiques ne guérissent pas sous l'équateur, encore moins dans les hôpitaux, et le changement, qui est le seul espoir de salut, ne sera pour eux qu'une triste déception, pour peu qu'il soit différé. Un soldat, jugé valide au départ de Brest, à bord de la frégate *la Constitution*, se plaignit peu de jours avant d'arriver à Cayenne, et mourut de phthisie deux mois à peine après les premiers symptômes. De pareils faits se renouvelaient sur les bâtiments qui séjournaient à la Guyane, et sont aussi fréquents dans les autres colonies.

Il est prouvé que la phthisie fait plus de victimes chez les

marins que dans l'armée de terre, et plus dans les stations navales que dans les ports; il faut en accuser les transitions, la chaleur, la raréfaction de l'air et l'humidité. En conséquence, il faut conclure, avec M. Rochard et la plupart de nos collègues, que la navigation est nuisible aux jeunes gens disposés à la phthisie, et que la mer ne convient qu'aux faibles constitutions nullement entachées de vice tuberculeux.

Traitement. — La rapidité des accidents et la nécessité de prévenir la consomption conseillent d'agir dans la bronchite avec une grande énergie :

1° Au début, s'il se peut, une température uniforme et le repos, vomitifs répétés jusqu'à faire baisser le pouls et la respiration, ventouses scarifiées sur les points douloureux, boissons aromatiques nitrées, juleps cyanurés; digitale opiacée, fumigations, cataplasmes chauds ou sinapisés, vésicatoires volants, sangsues au siége, et purgatifs résineux, s'il y a congestion veineuse ou suppression. A l'état chronique, il faut opposer des révulsifs capables de balancer le travail morbide et les sécrétions ; l'émétique en lavage, en pilules, en potions ;

2° Les irritants cutanés, frictions, ventouses, pommade stibiée, cautères vésicants;

3° Les infusions de plantes amères, quassia, lichen, houblon, quinquina, les extraits, les sucs d'herbes, les dépuratifs, les sirops de salsepareille, de calebasse, de verveine et d'*hibiscus ;* le chlorure ammonique et la réglisse ou le rob de sureau, la térébenthine et le goudron, le copahu, l'aconit, l'opium et la ciguë; l'iode et le fer, en surveillant l'estomac, enfin, les sulfureux, et, dans tous les cas, un régime substantiel.

Quelquefois l'eau froide et les douches vers le thorax ont réussi, car c'est surtout la peau qu'il faut exciter dans les maladies chroniques de la poitrine, en premier lieu pour ramener les sueurs, plus tard, afin d'opérer la révulsion.

Dans les affections du larynx, éviter les éclats de voix, le rire et la conversation à l'air, la fatigue et les excès, la cha-

leur, l'humidité, la fraîcheur du soir et du matin. Après les vomitifs, qui soulagent toujours, quelques sangsues au point douloureux, les jambes plongées dans un bain sinapisé ; boissons lactées, potions laudanisées, frictions, fumigations ou bain d'enveloppe, emplâtre émétisé... Plus tard les astringents, le quinquina, les sels de plomb, les sulfureux ; enfin l'irritation pharyngienne avec l'ammoniaque étendue, l'insufflation de tannin, d'alun, de nitrate d'argent, et la cautérisation du larynx dont l'idée première appartient à Charles Bell. La pratique de la chirurgie nous prouve tous les jours que le plus sûr moyen de tarir une sécrétion morbide est la stimulation directe, qui rend aux tissus la vitalité nécessaire à la cicatrisation. La médication tonique est donc rationnelle, et son indication précise.

L'angine folliculeuse accompagne la plupart des maladies chroniques du larynx et des poumons. Le catarrhe ancien peut céder à la cautérisation du pharynx par l'ammoniaque affaiblie ; et le nitrate d'argent, si précieux quand il n'est pas une ressource extrême, ne réussit pas moins de proche en proche que par son introduction dans le tube aérien. Pour toucher la muqueuse du larynx, on se sert d'une éponge imbibée de solution et montée sur tige courbe. L'index, appliqué sur la langue, arrive à l'orifice en soulevant l'épiglotte, exprime le liquide et sert de conducteur ; cette opération, d'abord très-douloureuse, est en peu de jours bien supportée.

1° Aussitôt que l'état général ou les phénomènes locaux font soupçonner l'imminence du tubercule, il est urgent d'appliquer la potasse caustique autour de la clavicule et sur la fosse sus-épineuse, un large vésicatoire au bas de la poitrine, au creux axillaire, entre les épaules... Quand une fluxion chronique, un travail hétéromorphe existe au sommet des poumons, il est possible qu'une irritation plus grande établie de bonne heure enlève ou prévienne un foyer qui deviendrait tuberculeux. Les médecins ne comptent pas assez sur la vésication ; certainement le pronostic de la pulmonie

deviendrait moins fâcheux, si, confiants dans la valeur des révulsifs, nous leur accordions toujours la portée qu'ils peuvent avoir. On insistera sur ce moyen tant que la lésion est circonscrite ; il est encore mieux ordonné s'il y a suppression d'un exanthème ou d'un écoulement. Le vésicatoire est contre-indiqué si le ramollissement du tubercule est accompagné de fièvre continue. Nous rejetons alors tout exutoire à demeure, comme une cause de souffrance et d'épuisement ajoutée sans bénéfice à la maladie ;

2° Au second rang viennent les vomitifs, les juleps émétisés les purgatifs, les hyposthénisants vasculaires, tels que les préparations cyanurées, le camphre, le nitre, la digitale et le colchique ;

3° Le massage, les douches, les frictions, les fumigations, qui raniment les fonctions de la peau, non sans produire une action sédative ;

4° Les sulfureux, les balsamiques, le goudron, le copahu, les dépuratifs, l'iode et l'iodure de potassium, quand la tuberculose accompagne un vice dartreux ;

5° Le tannin, le quinquina, le fer et particulièrement l'iodure, enfin l'huile de foie de morue, tant qu'elle ne contrarie pas une bonne alimentation. Celle-ci est préférable à la diète lactée, attendu que la tuberculisation marche toujours avec un dépérissement plus ou moins actif ;

6° Les applications propres à tonifier la muqueuse, et dans toutes les phases de la maladie, pour calmer les douleurs et diminuer les sécrétions, la série des opiacés, parmi lesquels nous préférons l'opium.

En résumé, quand on a détruit les complications et les vices d'hérédité ; le régime substantiel sous le moindre volume, une température uniforme et douce, et le repos, les évacuants, les révulsifs, les dépuratifs constituent avec l'air la médication importante, et les efforts de la pharmacopée ne donneront jamais une ressource équivalente à l'opium.

CHAPITRE XIV.

DE L'INSOLATION.

L'insolation, dont les Noirs n'ont point à souffrir les maladies, n'a pas à beaucoup près pour les Européens l'importance et la gravité qu'on lui attribuait. Malheureusement, toutes les pyrexies étant confondues à Cayenne sous le nom de *coup de soleil*, le militaire nouvellement débarqué ne croit pas être en danger quand il a la fièvre, et se laisse imposer la fameuse bouteille qui constitue le traitement usité par les commères. Quand une bulle d'air s'est élevée dans l'eau, *l'ébullition se fait, et le soleil n'est plus à redouter.* On comprend le résultat d'un pareil traitement, lorsque le malheureux est atteint d'une affection qui réclame un prompt secours. Un conscrit soumis à ce moyen empirique depuis deux jours, mourut pendant l'accès pernicieux, qu'on avait pris pour une insolation. Un autre aussi confiant dans le procédé, nous disait en arrivant, la peau brûlante et les yeux injectés : *Ne craignez rien, mon soleil est enlevé.*

A Cayenne, comme ailleurs, l'insolation produit une brûlure simple, superficielle et sans rapport essentiel avec les pyrexies. Il est bon de faire observer qu'elle a lieu précisément à l'heure et dans les circonstances où le miasme a perdu son activité.

Sur la partie exposée aux rayons du soleil, apparaît une éruption érythémoïde avec des taches de rougeur, des vésicules, des bulles, des phlyctènes semblables à celles des autres brûlures ; c'est ordinairement une rougeur plus ou moins vive et cuisante, assez nettement limitée suivant les phases de l'érysipèle, et finissant par desquamation. Dans tous les cas, la fièvre symptomatique est relative à la force, à l'étendue, à la durée de l'ustion, au voisinage du cerveau. Elle manque souvent et n'offre rien de spécial; mais, ainsi qu'il

arrive à tout état morbide, elle peut prendre un caractère intermittent.

L'insolation modérée guérit d'elle-même par le repos, le lavage au suc de citron, à l'eau blanche, à l'amidon, quelquefois avec un pédiluve, une boisson fraîche et les moyens appropriés aux accidents de complication.

Le coup de soleil peut fatiguer, congestionner, sans déterminer aucun effet extérieur ; la station prolongée dans l'immobilité sera suivie de pesanteur, de vertige, d'hémicranie, Un soldat retenu trop longtemps sous les armes, comme celui qui s'endort au soleil, est frappé de congestion cérébrale et périt sur le coup ; mais cette apoplexie de chaleur, *heat's apoplexy*, n'appartient pas en propre aux climats chauds, car le coup de soleil, même en France, n'est pas rare après les revues.

D'un autre côté, on marche impunément, on travaille au soleil quand l'excès de calorique est balancé par les sueurs. Le colon voyage en plein midi, parce qu'il est garanti des rayons verticaux et qu'il échappe à l'action du miasme. On peut donc signaler comme exagérées les précautions que la routine introduit dans nos stations. Les courses de canot défendues pendant le jour sont rétablies au coucher du soleil ; évidemment c'est l'opposé qu'il faudrait exiger ; les canotiers exposés au serein dans l'inaction contractent plus souvent les affections des pays chauds. En tout temps, il convient d'empêcher l'abus du canotage et la fatigue occasionnée par le poids des avirons ; mais ce qui nuit beaucoup plus que la chaleur, c'est l'humidité du soir et du matin ainsi que l'atmosphère des marais. Il serait donc rationnel d'alléger le service du bord au milieu de la journée, en épargnant aux marins l'impression du miasme à l'entrée de la nuit.

CHAPITRE XV.

DES MALADIES SUIVANT LES RACES.

Tandis que l'Européen reste soumis à l'impaludation, quand il n'a pas acquis le privilége toujours incomplet de l'acclimatement, le nègre est réfractaire à la chaleur, il vit impunément dans les marais, et le soleil est nécessaire à l'entretien de sa couleur; cette race, marquée d'un sceau particulier, que le temps et les climats ne sauraient effacer, devait être organisée pour vivre dans la zone où la nature avait marqué sa place. La peau noire est disposée pour s'accommoder à l'influence des lieux; l'appareil sudoripare, au maximum de développement, dégage un principe huileux que l'on croyait coloré par un sulfure alcalin, et la transpiration qui lubréfie la peau maintient l'équilibre de chaleur en réfléchissant les rayons du soleil. Cette sécrétion, solidaire des autres fonctions, est en rapport avec le besoin incessant de dépuration ; elle entraîne au dehors les matières carbonées résultant d'une hématose imparfaite et source principale des maladies. Le pigment, dont le rôle est si important dans l'économie de l'Africain, est à peine accusé chez l'enfant qui vient de naître ; il se développe avec l'âge et la force, il diminue chez les vieillards, et la maladie l'efface, au point que le noir souffrant perd aussitôt le signe de la santé : il est pâle, blafard, et l'altération sur sa physionomie se reconnaît aussi bien que sur celle des blancs.

Une certaine infériorité d'organisation rend le noir apathique et moins sensible, il subit une opération chirurgicale avec plus de calme que le spectateur, il est insouciant de l'avenir, et toujours il meurt sans regret. Il existe en lui quelque chose d'immuable comme l'instinct ; aussi la civilisation la plus avancée, celle de Saint-Domingue, par exemple, n'a pu laisser dans les sociétés qu'elle forme l'empreinte

d'une race virile ; il semble que la perfectibilité ne lui appartient pas.

Le nègre est peu sujet à la fièvre des marais ; celle-ci ne se manifeste pas chez lui avec son caractère périodique. Je fais observer qu'il n'y a pas de fièvre intermittente chez les animaux, même les plus élevés ; on n'en voit pas chez les déments, les crétins, en un mot, chez les êtres privés de sens, ainsi que l'a remarqué le docteur Perrin.

Si les pyrexies ont moins de prise chez les noirs, ils ne sont pas exempts de l'état pernicieux qui les surprend toujours ; ils manquent de force vitale et de réaction, leurs maladies aiguës ne se prolongent pas et tendent vers l'adynamie ; les catarrhes de l'hiver ont pour eux la gravité que comporte une constitution lymphatique, et la cachexie dont ils sont affectés ajoute à l'anémie. Telle est probablement l'origine du *mal-cœur* ou *mal d'estomac*, si meurtrier dans le jeune âge. Le même tempérament leur fait contracter la lèpre et l'éléphantiasis qui constituent les plaies de la Guyane. On les voit succéder aux irritations du tissu cellulaire et de la peau, aux piqûres d'insectes, aux ulcères atoniques. On les rencontre plus communément dans les lieux bas ; aussi les hommes de couleur, plus favorisés sous le rapport du bien-être matériel, y sont moins disposés. Toutefois, depuis l'émancipation, la lèpre envahit les familles blanches ; elle se propage avec une telle rapidité, qu'un dixième de la population est infecté. En résumé, bien que le noir soit dans son élément, il supporte une plus grande mortalité proportionnelle que les Européens ; il aura disparu du sol dans un temps qu'on pourrait calculer.

Le noir, peu capable d'application quand il est seul, peut se former à la discipline ; soumis à la puissance de l'exemple et de l'imitation, il prend l'habitude et le goût du travail qu'on ne peut lui donner sur les habitations. La conscription serait un bienfait pour cette race émancipée avant d'avoir pu comprendre ses devoirs. Cette mesure, en lui permettant d'acquitter sa dette et de rentrer dans le droit commun, fournirait des matelots dans nos stations et des milices

éprouvées dans les quartiers malsains qui imposaient à nos recrues un dangereux apprentissage.

L'homme de couleur, avec moins d'application, est presque toujours aussi bien doué que l'homme de race européenne, et s'en rapproche encore au point de vue médical ; il possède au plus haut degré les attributs du tempérament bilieux, et n'est pas à l'abri de la fièvre rémittente qu'on n'observe pas chez l'Africain.

Les indigènes qui formaient de nombreuses tribus sur les cours d'eau s'éloignent peu à peu, depuis qu'ils ont subi les atteintes de la variole. Ils succombent toujours aux maladies cutanées, qu'ils ne savent traiter qu'au moyen des bains frais. Le moyen de les attirer serait l'observation d'un règlement sanitaire, celui qui protégeait les sociétés anciennes. Les Indiens ne sont pas à la hauteur des raisonnements qui ont aboli la quarantaine et semé la fièvre jaune au Brésil, dans la Guyane et jusque dans les ports d'Europe. Nos pères s'efforçaient de contenir cette terrible affection dans son domaine naturel, ainsi que la peste et les épidémies ! Ne pourrait-on pas, sans exagération, concilier les intérêts des commerçants et ceux de la santé publique ?

Les transportés ont conservé dans les pénitenciers le mauvais état des organes digestifs dont ils souffraient dans le bagne ; ils sont disposés à l'irritation gastro-intestinale, aux dyspepsies, à la dysentérie ; la raréfaction de l'air et la chaleur engendrent l'anémie, enfin la cachexie palustre est le terme fatal où chaque maladie arrive en peu de temps. On aura donc fait un pas dans la voie du progrès, si l'on peut parvenir à les préserver de l'infection miasmatique.

Les maladies que présentent les soldats varient beaucoup suivant les garnisons. Dans le cours du service ordinaire, elles sont plus nombreuses, mais certainement pas plus meurtrières que dans nos ports, tandis que la mortalité n'a pas permis de garder les postes situés sur les fleuves. Les mêmes hommes, sainement casernés aux îles de Rémire et du Salut, n'y trouveront pas moins de bien-être qu'en ville ;

tandis qu'ils seront décimés par la fièvre et la dysentérie, dans l'Oyapock, à la montagne d'Argent, à Saint-Georges particulièrement deux mois de résidence suffisaient pour développer la cachexie palustre; enfin, dans la Comté, où les défrichements ne sont pas achevés, où le sol n'est pas encore assaini par la culture; ils y subiront longtemps encore l'influence miasmatique et catarrhale entretenue par les brouillards, toutes choses compensées par la facilité des communications qui permet d'envoyer les fiévreux à Cayenne.

Dans les pays chauds, la femme, en raison de sa constitution et de la vie sédentaire, est moins sujette aux accidents pernicieux.

Bien que l'on voie mourir un grand nombre de petits noirs, l'enfant s'élève bien et sans difficulté pendant les premières années; au second âge, il souffre et devient chétif. La jeune fille est nubile de bonne heure et d'abord abondamment réglée, ce qui tend à exalter la sensibilité. Un de mes prédécesseurs établit que les créoles sont affectées de leucorrhée et néglige d'en donner la raison, que voici: les femmes n'accouchaient pas sans avoir dans leur chambre un bain plus ou moins chaud dans lequel on les plaçait après leur délivrance. C'est un sacrifice à la propreté que la créole aime à l'excès; mais de cette manœuvre exécutée dans le moment où l'utérus a besoin d'un repos absolu, résultait le relâchement de ses liens et plus tard l'engorgement et le prolapsus. Toutes les mères étaient affectées à un certain degré de métrite avec chute ou déviation. Il suffisait d'indiquer cette source du mal pour trouver le remède. Ajoutons qu'à l'état de santé, la leucorrhée n'est pas la conséquence inévitable de la chaleur ; aussi, malgré une pratique assez étendue, je n'en rencontrais pas une plus grande proportion qu'ailleurs, et sans doute il en existait moins que dans les grandes villes d'Europe.

CHAPITRE XVI.

DE L'ACCLIMATEMENT.

L'étude raisonnée des maladies que nous avons esquissées permet d'attribuer à l'homme une part des inconvénients reprochés au pays, et laisse voir la possibilité d'établir les condamnés dans nos possessions de la Guyane. En effet, peu de colonies répondaient mieux aux besoins des émigrants, par la douceur du climat, la disposition du territoire et la variété des produits. Mais ce principe admis, il fallait discuter les moyens et l'avenir de la colonisation; les uns, appréciant les ressources du sol, caressent la pensée du travail par les blancs. D'autres, méconnaissant ce que peut l'hygiène en faveur des ouvriers, considèrent le pays comme une terre fatale, à jamais interdite aux enfants de l'Europe. La question se réduit à un fait bien acquis : le blanc vit avec peine aux colonies; sans le secours des noirs, il ne pourra jamais cultiver un sol vierge; sa constitution s'y refuse, aussi bien que l'indomptable climat de l'équateur. L'espèce humaine a le privilége exclusif de vivre et prospérer sur tous les points du globe; on admet qu'une certaine flexibilité d'organisation donne à la race caucasique une plus grande aptitude à l'acclimatement; mais dans ses migrations, elle ne saurait procéder que par transition lente et souffre d'autant plus qu'elle est plus loin de l'origine. Examinons ce qu'elle est devenue sur le continent américain, dans l'archipel indien et la Polynésie : le mélange et le temps ont fait des variétés de forme et de couleur qui diffèrent du type primitif. En voyant ces débris, pouvons-nous affirmer que l'homme est cosmopolite? Appliquée à l'individu, cette faculté n'est plus qu'une illusion. L'histoire, en retraçant la dispersion du genre humain et le cours de ses migrations, considère un peuple dans l'ensemble et ne compte pas les victimes qui

payaient la conquête du pays. Quand une masse d'hommes s'ébranlait pour chercher une patrie, elle s'arrêtait dans le point le plus salubre, elle s'étendait dans la mesure de son accroissement, se transformait à la suite des générations et finissait par s'implanter sur le sol. Ce changement n'est compatible avec la santé que sous des latitudes similaires ; l'émigrant ne perd pas sa physionomie si elle n'est altérée par des croisements successifs. Les Portugais établis depuis quatre siècles dans l'Asie ne ressemblent pas à l'indigène ; on trouve encore les traits de l'Espagnol sur tout le littoral de l'Amérique du Sud, et le Juif, qui perpétue dans le monde entier l'accomplissement d'une parole divine, a conservé depuis deux mille ans le type ineffaçable du proscrit de l'humanité. L'acclimatement de l'individu est encore plus laborieux, il n'est complet qu'après plusieurs années, quelquefois 8 ou 10, et ne s'obtient qu'aux dépens de la santé. Il demande une série de crises, de transformations où l'économie s'affaisse toujours et succombe souvent. En effet, s'il n'est doué d'une résistance exceptionnelle, un Européen acclimaté n'a pas conquis son droit de cité, il n'est pas encore le créole et n'a plus rien de l'Européen ; il vieillit avant l'âge, il a perdu la force et l'énergie, il a perdu l'aptitude au travail, et cette faculté, qui n'appartiendra qu'aux générations éloignées, ne l'exempte pas des maladies.

On a donc exagéré le bénéfice de l'habitude ; aux Antilles, il est vrai, l'Européen acclimaté traverse impunément les épidémies de fièvre jaune après avoir subi l'infection ; à Cayenne il ne trouve aucun avantage à son affaiblissement, parce qu'on ne s'habitue pas au miasme palustre ; aussi la transportation se perdrait en excès malheureux si l'on ne parvenait à préparer le sol pour l'accommoder à l'organisation des blancs. Il convient donc de confier ces travaux au pionnier que la nature a créé pour résister à la chaleur, et quand le terrain sera disposé sur un point qui échappe à l'influence du marais, le condamné ne trouvera plus la mort dans le sillon qu'il y tracera. C'est ainsi que l'abolition des bagnes com-

mandée par la raison d'État s'accomplirait avec le caractère de grandeur qui s'attache aux actes du gouvernement.

Le miasme disparaît avec les progrès de l'hygiène et les travaux de la culture; mais pouvons-nous triompher de l'homme aussi bien que du sol? On conçoit la possibilité d'acclimater le Français et d'utiliser son temps sur les habitations, mais au moyen de la famille organisée, avec des hommes laborieux, sobres, dociles, exempts des vices engendrés par la misère et la paresse; or, dans tous les essais, on comptait beaucoup plus sur le bien-être matériel que sur la moralité des colons. Ils ont eu la possibilité de travailler, mais en conservant la liberté de mal faire; or le travail est antipathique à l'espèce humaine, on ne l'obtient jamais sans l'attrait du devoir ou l'urgence de la nécessité. Les hommes intelligents s'y livreront sans peine, mais le plaisir qui les récompense et le mobile qui les soutient seront toujours incompris par la masse. Toutefois le travail ne tue pas, même en des lieux malsains, il entretient le mouvement et la vigueur quand il est bien réglé. Les hommes laborieux vivent partout bien mieux et plus longtemps que les désœuvrés. Les établissements agricoles qui se maintiennent dans nos colonies ont été fondés par les ordres religieux, les mêmes qui ont défriché la France barbare et fertilisé les plaines de l'Algérie. Ils possédaient les vrais éléments de la civilisation, et leur exemple enseigna de tout temps qu'on bâtit avec des conditions de durée sur les bases d'un principe immuable.

FIN.

CORBEIL, TYPOGRAPHIE DE CRÉTÉ.